This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

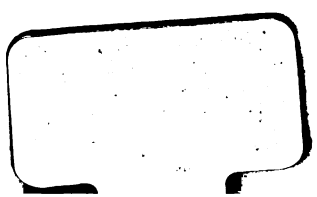
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III. B. 189



à Monsieur Jules Lefèvre,
Gage d'amitié
Arcelot
1200

MARIE
de Brabant

POEME EN SIX CHANTS.

Vet. Fr. III B. 189

Ouvrages du même auteur qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

LOUIS IX, tragédie en cinq actes.
LE MAIRE DU PALAIS, tragédie en cinq actes.
FIESQUE, tragédie en cinq actes.

Sous presse.

POEMES ET ÉPITRES, 1 volume.

IMPRIMERIE DE J. TASTU.

marie
DE BRABANT

Poème en six Chants

PAR M. ANCELOT.

PARIS
URBAIN CANEL, ÉDITEUR.
PONTHIEU, AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 MAR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

L'action du poëme que je livre au public se passe, en 1276, sous le règne de Philippe, dit le Hardi, fils de saint Louis. J'ai placé dans la note première du chant premier le récit détaillé de l'événement qui fait le sujet de cet ouvrage, et les lecteurs remarqueront peut-être que, tout en cherchant à inventer des ressorts dramatiques, je me suis attaché à reproduire l'histoire avec une scrupuleuse fidélité. C'est l'histoire qui m'a fourni le personnage de l'Inspirée qui domine tout le drame et en amène le dénouement : ce personnage mystique n'est autre que la béguine de Nivelle qui a joué un rôle si important dans le procès de Marie de Brabant. J'ai usé du droit du poëte en l'embellissant et en relevant son origine; mais j'ai dû m'estimer heureux de trouver le merveilleux de mon poëme dans les superstitions de l'époque que j'avais à peindre.

CHANT

Premier.

Des feux mourans du jour les lueurs incertaines
Coloraient faiblement les vitraux de Vincennes;
Dans ce royal séjour, témoin de ses loisirs,
Philippe avait donné le signal des plaisirs;
Aux accords des hauts-bois, du luth, de la mandore,
Le chant des troubadours se mariait encore,
Et des clairons guerriers fuyaient les sons lointains;
Car alors aux tournois succédaient les festins.

Tout-à-coup, aux soldats, dont la veille assidue
Des vastes corridors parcourant l'étendue
Protége les plaisirs et le sommeil des rois,
Se présente une femme, et, d'une faible voix :
« J'arrive de bien loin, je me soutiens à peine ;
» Conduisez-moi, dit-elle, auprès de votre reine,
» J'ai besoin de la voir, ne me refusez pas ;
» Je viens au nom du ciel, il a guidé mes pas. »
Ses grossiers vêtemens trahissaient sa misère ;
Mais la croix suspendue au bout du long rosaire,
Sa démarche imposante et ses traits sillonnés
Frappaient d'un saint respect les soldats étonnés.
Nul d'entre eux cependant n'exauçait sa prière ;
Elle se tait, s'arrête, et s'assied sur la pierre ;
Puis, poussant un soupir, muette, l'œil hagard,
Sur les murs du château promène un long regard ;
Elle écoute!.... Soudain aux accens de la joie,
Au bruit des instrumens que l'écho lui renvoie,

Elle pâlit, se lève, et semble avec effort
Laisser tomber ces mots : « Des fêtes et la mort! »

•

Philippe, cependant, que sa cour environne,
Dérobe un jour heureux aux soins de la couronne.
Des sables de Tunis ramenant ses drapeaux,
Héritier du Saint-Roi, dans un noble repos,
Des avis paternels il garde la mémoire;
Le bonheur de son peuple à ses yeux est la gloire!
Après de longs revers, sur la France et sur lui,
D'un avenir plus doux enfin l'aurore a lui.

Il avait vu périr son épouse et son père :
Son peuple, ranimé sous son règne prospère,
Avait, durant quinze ans, gémi de ses douleurs;
Un fils seul lui restait pour essuyer ses pleurs :
Mais la France, à grands cris, demandait une reine,
Et bientôt, du Brabant future souveraine,

Marie a prononcé le serment solennel;
Elle vient, s'arrachant à l'amour fraternel,
Du fils de saint Louis consoler le veuvage,
Et des heureux qu'il fait réclamer le partage.
Dès que paraît aux cieux l'étoile du matin,
L'ombre fuit et s'efface à l'horizon lointain;
Ainsi fuit, à l'aspect de la jeune Marie,
Le deuil dont s'entourait sa nouvelle patrie.
Son seul regard appelle et commande l'amour;
Elle parle! A sa voix tout s'émeut : cette cour,
De tristesse et d'ennuis asile monotone,
D'un éclat imprévu s'embellit et s'étonne.
Aux devoirs de Marie, ajoutant des plaisirs,
Le savoir vient charmer ses innocens loisirs;
Elle ouvre son palais, studieuse retraite,
Aux travaux du docteur, comme aux chants du poëte;
Ils accourent : chacun tremble en la consultant;
Son suffrage est la gloire! Et même l'on prétend

Que du gai troubadour secondant le délire,
Parfois la main royale a fait vibrer sa lyre.

Souvent de la nature épiant les secrets,
Elle aime à parcourir les champs et les forêts ;
Ses soins ont enrichi les bosquets de Vincenne ;
Étonnés de fleurir aux rives de la Seine,
Les arbustes, ravis à des climats divers,
De parfums inconnus ont embaumé les airs,
Et, s'élevant unis près des fleurs qu'elle arrose,
Le beau laurier paré des couleurs de la rose,
Le pâle acacia, le pudique oranger,
Étendent sur son front leur ombrage étranger.

Attristant les plaisirs répandus sur sa vie,
Un regret douloureux long-temps l'a poursuivie ;
Mais Dieu l'exauce enfin ! Sous les yeux d'un époux,
Fière et s'embellissant du titre le plus doux,

Son orgueil maternel à l'amour de la France,
Dans un royal berceau présente l'espérance.

Le peuple l'adorait, et de ses heureux jours
Le noir chagrin jamais n'eût obscurci le cours,
Si du jeune Louis l'ame sombre et craintive
N'eût toujours dédaigné sa tendresse adoptive.
A de lâches conseils ce prince abandonné,
De l'hymen de son père, en secret indigné,
Avait d'une marâtre enfanté la chimère,
Et l'ingrat repoussait une seconde mère!

Il était à cet âge où, consacrant ses droits,
Philippe aux longs travaux, à la pompe des rois
Devait associer sa jeunesse docile,
Et d'un sceptre précoce armer sa main débile :
Ce grand jour avait lui. Déjà de toutes parts,
De l'antique Vincenne inondant les remparts,

Accouraient les barons, les nobles châtelaines ;
Les guerriers illustrés aux plages africaines,
Le pieux pélerin, et le gai troubadour
A l'hymne des combats mêlant le lai d'amour.

Dès qu'aux champs ranimés avait souri l'aurore,
Le beffroi matinal et le clairon sonore
Appelant les guerriers à de joyeux exploits,
Avaient au loin donné le signal des tournois.
Sur l'élégant balcon la damoiselle émue,
Cherchant le blanc panache et l'écharpe connue,
Dans la lice avait vu le jeune chevalier
Que l'amour, en espoir, couronne d'un laurier,
Brandir, le casque au front, la visière baissée,
La hache sans tranchant et la lance émoussée.

Tant qu'a duré le jour, les vaillans paladins,
Aux yeux d'un peuple entier chargeant les hauts gradins,

Ont su trouver la gloire en d'innocens faits d'armes
Que des mères en deuil n'accusent point les larmes.
Mais le jour fuit : déjà vers le balcon du roi,
Les juges ont guidé le vainqueur du tournoi ;
On a jonché de fleurs sa marche triomphale,
On l'entoure, on l'admire, et, de sa main royale,
Sur le front du guerrier, ivre de son bonheur,
Marie a déposé le *chapelet d'honneur*.

La lice alors se ferme, et le festin commence :
Des salles du château la profondeur immense
Reçoit les hauts seigneurs, les dames, les barons ;
Un chant joyeux succède à la voix des clairons ;
Le diadème au front, sous la pourpre et l'hermine,
Le roi siége au banquet : sur sa noble poitrine
Brille la chaîne d'or, dont les anneaux polis
Retiennent enlacés le genêt et le lis :
Cet ordre, emblême pur d'un avenir prospère,

Dans un jour de bonheur fut créé par son père.
La reine, avec Louis, se place à son côté;
Relevant de ses traits la douce majesté,
Du royal vêtement la pourpre se déploie.
Mais que servent la pourpre, et l'hermine, et la soie?
Pourquoi ce collier d'or, ces perles, ces rubis?
Marie, en se cachant sous de simples habits,
Au milieu des beautés que tant d'éclat décore,
De ses charmes parée eût été reine encore!

D'un long manteau, Louis a revêtu l'azur;
Et la cour, aux genoux de son maître futur,
Qui sourit, déjà fier des honneurs qu'il partage,
De son obéissance a déposé l'hommage.
Près de lui sont rangés Nemours, Montmorency,
La Tournelle, Saint-Pol, Melun, Beaumont, Coucy,
Et de Nesle, et Craon, guerriers de qui la gloire
Doit fatiguer un jour le burin de l'histoire.

Quel est ce fier mortel assis non loin du roi?
Ses regards dans les cœurs jettent un morne effroi,
D'innombrables soucis voilent son front austère:
Des secrets de l'État profond dépositaire,
Né dans les rangs obscurs des derniers citoyens,
En Orient naguère il suivit les Chrétiens;
Condamné, dans ce temps, à des travaux serviles,
Il vivait près du roi, qui, de ses mains dociles
Réclamait chaque jour les soins accoutumés;
Sous la couronne d'or, en anneaux parfumés,
Il faisait ondoyer la longue chevelure,
Et du manteau royal attachait la parure:
Mais d'un rang méprisé fuyant les vils travaux,
Cet esclave insolent vers des destins nouveaux
S'élance! Le voici sur les marches du trône.
De son maître abusé la faveur l'environne;
Ministre sans rival, d'un titre respecté
L'éclat a de son nom couvert l'obscurité;

Il gouverne : la cour, à ses pieds frémissante,
Honore, en murmurant, sa noblesse récente,
Et le peuple, muet, tremble sous son orgueil,
Surpris de le nommer haut baron de Luxeuil !

Parmi les chevaliers dont l'heureuse vaillance
Au tournoi de ce jour vint essayer sa lance,
On n'apercevait point le modeste Eymeri :
De Louis, qu'il aimait, compagnon favori,
Comblé de ses bienfaits, sous l'humble habit du page,
Il partagea long-temps les jeux de son jeune âge ;
Fils du puissant Luxeuil, lorsqu'au sein de la cour
Marie eut ramené les plaisirs et l'amour,
Il osa de Louis blâmer l'injuste haine ;
Ému d'un doux transport à l'aspect de la reine,
Il se livra sans crainte à son charme vainqueur :
Un dévoûment sacré veille au fond de son cœur ;
Ce qu'il ressent près d'elle, il l'ignore lui-même :

Peut-être, sous ses traits, c'est la vertu qu'il aime ;
Il l'espère, il le croit ! A sa vue enivré,
Heureux de respirer l'air qu'elle a respiré,
Dans une pure extase, à ce culte fidèle,
Tout ce qu'il peut savoir, c'est qu'il mourrait pour elle.
Des soupçons de Louis il combattit l'erreur,
Et ce prince, écoutant une aveugle fureur,
Au jeune chevalier défendit sa présence :
Hier, il a quitté les lieux de sa naissance,
Et va, dans les combats par la gloire appelé,
Porter sous d'autres cieux son courage exilé.

Le banquet se prolonge, et, dans les vastes salles,
De magiques tableaux viennent, par intervalles,
Des convives surpris enchanter les regards :
Tantôt d'un château fort s'élèvent les remparts,
Le châtelain félon, sur la tour crénelée,
Se dresse !.... Dans les fers, tremblante, échevelée,

La noble dame en pleurs appelle les secours
Du chevalier courtois qui doit sauver ses jours;
Il paraît; du combat il a jeté le gage,
Le tyran le relève et la lutte s'engage;
Le fer brille, se croise, et chaque spectateur
S'agitant sur son siége, et d'un combat menteur
Suivant long-temps des yeux la trompeuse apparence,
Palpite de fureur, de crainte ou d'espérance!
La scène change alors : devant les paladins
S'offrent de frais vergers, de somptueux jardins;
Sous des rameaux fleuris, odorantes arcades,
Le vin coule en ruisseaux ou bondit en cascades!....
Tout s'efface!.... La foudre aux pâles matelots
Montre de noirs rochers qui hérissent les flots :
Un vaisseau lutte, éclate et disparaît sous l'onde;
On frémit..... O prestige! Une forêt profonde
Déroule à l'œil surpris ses sentiers ténébreux;
Un temple lui succède! et les seigneurs entre eux

Se demandent quels bras ou quels ressorts habiles
Guident l'illusion de ces tableaux mobiles.
Durant un jour de fête, a-t-on vu quelquefois,
Sous un rideau courbés, de jeunes villageois?
A travers un cristal dont l'adresse les trompe
Et d'un palais qui fuit développe la pompe,
Ils plongent leurs regards : d'un respect ingénu
Ils honorent, muets, ce chef-d'œuvre inconnu,
Puis, ils vont au hameau, dans leur joie énergique,
Raconter longuement le spectacle magique.
Tels, les nobles barons, d'un regard enchanté
Suivant chaque tableau devant eux présenté,
Admirent, éblouis par ces nombreux prestiges,
D'un art, encore enfant, les innocens prodiges.

CHANT

Deuxième.

Les jeux, les doux plaisirs qu'étale ce grand jour,
S'animent, embellis des chants du troubadour,
Sur le luth inspiré qui raconte leur gloire ;
Des héros d'autrefois il rajeunit l'histoire,
Et, dans le cœur des preux, sa voix, ses gais tensons
Vont graver de l'honneur les naïves leçons.
Mais, qui trouble le cours de la royale fête ?
Du ménestrel surpris le chant joyeux s'arrête ;

Dans le château s'élève un tumulte lointain :
On écoute !.... Une femme, au milieu du festin,
Se présente ; ses yeux se fixent sur Marie ;
Son front est pâle et chauve ; elle approche et s'écrie :
« Suspendez vos concerts, éteignez ces flambeaux ;
» Que vos chants fassent place à l'hymne des tombeaux ;
» Sous la cendre demain vous courberez vos têtes :
» L'ange de mort est là qui préside à vos fêtes ! »

Cette femme, sa voix, ses funèbres accens
De l'assemblée entière ont glacé tous les sens,
Des preux, à son aspect, le courage chancelle ;
Le roi même frémit en murmurant : c'est elle !
Car, frappé d'épouvante à ses lugubres cris,
Sous ce voile pieux, et dans ces traits flétris,
Philippe a reconnu cette femme inspirée
Qui, des faux biens du monde à jamais séparée,
Disant aux vains plaisirs un éternel adieu,

Leur déroba ses jours pour les donner à Dieu!

A l'éclat des grandeurs en naissant destinée,
Jadis elle marchait d'honneurs environnée.
Quel changement! Alors, sur ce front dépouillé,
Que le temps sillonna, que la cendre a souillé,
Tombait en anneaux d'or sa blonde chevelure;
Ce sein, qui maintenant se cache sous la bure,
Sous de riches tissus palpitait autrefois;
Alors les chevaliers, au milieu des tournois,
Parés de ses couleurs, et triomphans pour elle,
En la priant d'amour, la nommaient la plus belle;
Le trouvère inspiré lui consacrait ses chants;
Mais, semblable à l'arbuste, exilé dans nos champs,
Qui, loin des cieux aimés, rebelle à la culture,
Ne revêt point pour nous sa brillante parure;
Au milieu des plaisirs qui volaient sur ses pas,
Rêveuse, elle passait et ne s'arrêtait pas,

Et, portant aux autels sa langueur solitaire,
Cherchait une patrie ailleurs que sur la terre.

Tout-à-coup du Saint-Roi, qu'indigne un long repos,
Jérusalem esclave appelle les drapeaux :
Il n'est plus ici-bas de nœud qui la retienne ;
Un feu divin s'allume en cette ame chrétienne.
Fuyez loin de ses yeux, fuyez, vains ornemens,
La croix a consacré ses obscurs vêtemens.
Chevaliers, que l'amour entraînait vers ses charmes,
Ne l'entendez-vous pas? Elle vous crie : Aux armes!
La voici, les pieds nus, le rosaire à la main,
Qui du tombeau sacré vous montre le chemin ;
Marchez! A vos dangers vous la verrez fidèle!

Bientôt dans les combats la mort vole autour d'elle ;
Mais à ce cœur brûlant qu'importe le péril?
Sa patrie est le ciel, la terre est un exil!

Compagne des héros rangés sous l'oriflamme,
Son regard les conduit et sa voix les enflamme ;
Ceux dont un coup funeste enchaîne la valeur,
La retrouvent veillant auprès de leur douleur.
Si de les ramener au chemin de la vie
A ses soins bienfaisans l'espérance est ravie,
Elle endort leurs regrets, et son zèle pieux
Les console du monde en leur parlant des cieux!

Mais des soldats chrétiens, trahis par la victoire,
Les remparts de Tunis ont arrêté la gloire ;
Sur la cendre étendu Louis vient de périr
En pleurant les Saints-Lieux qu'il n'a pu conquérir.
Plus heureuse, et marchant à travers les obstacles,
Cette femme a touché la terre des miracles ;
Ses larmes ont baigné le tombeau du Sauveur ;
Aux rochers du Calvaire apportant sa ferveur,
De ces lieux révérés, où de tant de prodiges

Son extase pieuse adore les vestiges,
Vers l'éternel séjour son cœur s'est élancé,
Et de nouveaux destins pour elle ont commencé :
Là, l'esprit du Très-Haut la touche de sa flamme,
Un souffle prophétique a passé dans son ame ;
Elle prie, et son œil, brillant d'un feu sacré,
Plonge dans l'avenir un regard inspiré.

Quinze ans sont écoulés : aux champs de sa patrie
Le temps a ramené sa sainte rêverie,
Et le château natal ne doit plus la revoir :
Grandeurs, amis, parens, elle vous fuit!.... Un soir,
Elle marchait : ses pas, au fond d'une vallée,
Heurtent les murs détruits d'une église écroulée ;
Émue, elle s'arrête, et son regard surpris
Contemple avec respect ces rustiques débris ;
Mais, dominant encor les chaumières voisines,
Seule restait debout, au milieu des ruines,

La tour où, préludant à des concerts pieux,
Se balançait jadis l'airain religieux :
C'en est fait ! Désormais ce clocher solitaire
De ses jours ignorés va couvrir le mystère ;
La sainte vit heureuse, en présence de Dieu ;
Elle chante sa gloire, et l'écho de ce lieu
S'étonne, en répondant à ses chants prophétiques,
De répéter encor l'hymne et les saints cantiques.

Loin de l'obscur asile où s'écoulaient ses jours,
Vers un monde oublieux, qu'elle a fui pour toujours,
Quelquefois s'égarait sa pensée attendrie,
Et la France, et Philippe, et la jeune Marie
Réclamaient d'elle encore un tendre souvenir.
Un jour, de leurs destins, cachés dans l'avenir,
Le douloureux tableau se déroule à sa vue ;
Son cœur gémit, frappé d'une horreur imprévue :
Elle voit, à travers un nuage sanglant,

D'un ministre abhorré le triomphe insolent ;
La mort, au sein des jeux, désignant sa victime ;
Une reine accusée et demandant son crime!....
Puis le sombre avenir se referme à ses yeux!

A sa retraite sainte elle a fait ses adieux.
Précurseur oublié des vengeances célestes,
Elle part, elle arrive : à ses accens funestes
Loin du banquet royal les plaisirs sont bannis.

L'INSPIRÉE.

Philippe, en me voyant, souviens-toi de Tunis!
C'est moi qui, sous ses murs, par le Ciel éclairée,
Ai prédit aux chrétiens une autre Césarée ;
C'est moi qui, du Saint-Roi marquant le dernier jour,
Ai défendu l'espoir à ton pieux amour ;
Et je viens aujourd'hui, me mêlant à tes fêtes,
T'annoncer les malheurs qui planent sur vos têtes!
A vos joyeux festins va succéder le deuil :

Insensés! vous chantiez à côté d'un cercueil;
Il va s'ouvrir! Pleurez!.... Quelle main tutélaire
Pourrait du Tout-Puissant enchaîner la colère?
Pleurez!

PHILIPPE.

Où doit frapper sa vengeance?

L'INSPIRÉE.

En ce lieu.

PHILIPPE.

Qui doit périr?

L'INSPIRÉE.

Ton fils!

PHILIPPE.

Qui te l'a dit?

L'INSPIRÉE.

Mon Dieu!

PHILIPPE.

Qu'entends-je? Porte ailleurs ta fatale démence;

Mon fils vivra !

L'INSPIRÉE.

Pour lui l'éternité commence !

PHILIPPE.

Mon fils !... Pour le punir, est-il donc criminel ?
Qu'a-t-il fait ? Laisse-nous ! Va, mon cœur paternel
De ce présage affreux repousse l'imposture :
Vois mon fils préludant à sa grandeur future ;
Ce jour confie un sceptre à sa jeune valeur ;
Il vivra pour régner !

L'INSPIRÉE.

Regarde sa pâleur !

A ces mots, vers son fils, qui pâlit et chancelle,
Le roi s'élance, en proie à sa douleur mortelle ;
Au prince infortuné prodiguant ses secours,
Marie, au prix des siens, veut racheter ses jours :
Louis, d'un œil éteint semble chercher son père ;
On le presse, on l'entoure, on frémit, on espère ;
Mais celle dont la voix a prédit son trépas,
Immobile, à leurs soins ne se réunit pas,
Et murmure, au milieu des femmes éplorées,
De l'hymne des mourans les paroles sacrées.

Une morne terreur se peint dans tous les yeux ;
Les courtisans debout pleurent silencieux :
Partout s'étend bientôt la nouvelle sinistre ;
Plus de chants ! Plus de jeux !.. De l'orgueilleux ministre,
A côté du mourant, on entend les sanglots ;
Il parle de vengeance et d'horribles complots ;

Mais, démentant les pleurs où l'imposteur se noie,
Un sourire homicide a dénoncé sa joie!
Telle, au front de l'Etna, perçant l'obscurité,
Brille, dans la nuit sombre, une errante clarté
Dont l'aspect menaçant, aux campagnes prochaines
Révèle du volcan les fureurs souterraines.

TAYLOR INST. OXFORD

CHANT

Troisième.

La nuit s'est écoulée au milieu des douleurs :
A genoux, près d'un fils qu'il baigne de ses pleurs,
Philippe au Tout-Puissant redemande une vie
A l'amour paternel si promptement ravie.
Vain désir ! l'ombre fuit, et, dans Vincenne en deuil,
Les premiers feux du jour éclairent un cercueil !
Louis n'est plus : l'espoir dans tous les cœurs se glace ;
On s'éloigne, et bientôt il va prendre sa place

Dans ces sombres caveaux, asile du trépas,
Près des rois ses aïeux, qui ne l'attendaient pas!
D'un père infortuné qui peindra la souffrance?
En vain, dans l'avenir, lui montrant l'espérance,
Marie, au noir chagrin qui consume ses jours,
De l'amour le plus tendre apporte les secours;
Les sons consolateurs de cette voix chérie
Ont perdu leur écho dans son ame flétrie.
Si, parfois, pour chasser des souvenirs cruels,
La reine offre son fils aux baisers paternels,
Muet, les yeux baissés, dans sa douleur amère,
Il embrasse l'enfant sans sourire à la mère;
Ou, lui cachant des maux qu'elle vient partager,
D'un farouche regard semble l'interroger;
Vers lui, les bras ouverts, tremblante elle s'élance;
Il frémit, la repousse, et s'éloigne en silence.

Pourquoi ce sombre accueil, qu'elle ne comprend pas?

Pourquoi, loin du château, la reine, sur ses pas,
Ne trouve-t-elle plus la foule accoutumée?
Naguère, s'enivrant du bonheur d'être aimée,
Auprès des malheureux, accourus pour la voir,
Souvent elle oubliait son rang et son pouvoir;
Ou, mêlée avec eux dans les murs de Vincennes,
Ne s'en ressouvenait que pour finir leurs peines.
Devant elle, aujourd'hui, dans le royal séjour,
Un morne effroi succède aux doux transports d'amour :
On se détourne, on craint jusqu'à sa bienfaisance,
Et l'indigent lui-même évite sa présence!
La reine s'en étonne : à son cœur affligé,
D'affreux pressentimens nuit et jour assiégé,
S'offrent dans l'avenir des maux plus grands encore,
Et, frémissant déjà d'un destin qu'elle ignore,
Délaissée, elle pleure auprès de son enfant;
Cependant que Luxeuil, heureux et triomphant,
Redresse un front superbe et sourit à ses larmes.

Du jour où sur le trône, embelli par ses charmes,
Elle eut conquis l'amour de la France et du roi,
Jusque-là sans rival, il vit, avec effroi,
Pâlir de son pouvoir la splendeur insolente
Devant cette beauté, dont la voix consolante
A la douleur royale offrant un doux appui,
Élevait ses vertus entre Philippe et lui.
Mais, depuis que la mort a frappé la victime,
De son pouvoir fatal la splendeur se ranime.
Tel, en ces jours de deuil qu'envoie un Dieu vengeur,
Se rallume à nos yeux cet astre voyageur,
Qui, poursuivant sa course en misères féconde,
De sa clarté sanglante épouvante le monde.

Sans cesse auprès du roi qu'assiége son orgueil,
De discours captieux le perfide Luxeuil
Le poursuit, et sa voix, fertile en impostures,
De son cœur paternel irrite les blessures.

Marie, à son aspect, tremble : souvent ses yeux,
Pour trouver un appui se tournent vers les cieux;
Là, du moins, le mortel vaincu par la souffrance.
Près de chaque douleur rencontre une espérance.
Dès qu'elle a vu pâlir l'éclat mourant du jour,
La reine se dérobe aux regards de la cour.
Un soir, seule et pleurant, de la chapelle sainte
Ses pas religieux avaient touché l'enceinte :
Sa prière déjà montait vers l'Éternel !...
Aux lueurs des flambeaux qui veillent sur l'autel,
Elle aperçoit debout, sous les arceaux gothiques,
Cette femme au front chauve, aux accens prophétiques,
Qui, du jeune Louis révélant les destins,
Chanta l'hymne de mort au milieu des festins :
Sur ses lèvres soudain la prière s'arrête....

MARIE.

Des volontés de Dieu, vénérable interprète,
O vous, dont les regards lisent dans l'avenir,

Parlez ! Pourquoi ce Dieu semble-t-il me punir ?
Expiant aujourd'hui sa faveur passagère,
Loin des bras d'un époux, dans ma cour étrangère,
Je gémis sur un trône entouré de malheurs :
Ce peuple, qui jadis, m'apportant ses douleurs,
Dans mes soins consolans semblait trouver des charmes,
Me nomme encor sa reine, et me cache ses larmes :
Mes beaux jours pour jamais sont-ils évanouis ?
Qui put me les ravir ?

L'INSPIRÉE.

Le trépas de Louis.

MARIE.

Long-temps il écouta les conseils de l'envie,
Et son injuste haine empoisonna ma vie ;
Mais enfin, le jour même où je l'ai vu périr,
A d'autres sentimens son cœur parut s'ouvrir :
Sa haine s'éteignait ! j'espérais !... Il succombe !

L'INSPIRÉE.

Sa haine lui survit, et veille sur sa tombe.

MARIE.

Mes regrets douloureux ont accueilli sa mort.

L'INSPIRÉE.

Quelquefois les regrets passent pour le remord.

MARIE.

Le remords! ciel! qu'entends-je? Et quel est ce langage?
Le remords!

L'INSPIRÉE.

Ton époux t'en dira davantage:
Malheureuse, il t'attend!

MARIE.

Achevez!

L'INSPIRÉE.

Laisse-moi;
Du pied de cet autel je veillerai sur toi.

Elle dit, et sa main, vers le seuil étendue,
Montre de loin la route à la reine éperdue,
Qui recule, et, les yeux attachés sur ses yeux,
Obéit à sa voix comme à la voix des cieux.

Au fond de son palais que le deuil environne,
Parfois aux noirs soupçons Philippe s'abandonne;
Parfois il les repousse, et son cœur combattu
Ne peut trouver le crime où régnait la vertu;
Il hésite, il frémit, il appelle et redoute
L'instant qui, l'arrachant au supplice du doute,
Doit percer à ses yeux d'une horrible clarté
Le nuage sanglant où dort la vérité.
Il est seul. Devant lui se présente Marie :
Elle est pâle et tremblante. Il se lève, et s'écrie :

PHILIPPE.

Qui vient troubler mon deuil? Ciel! que vois-je! est-ce vous?
Que cherchez-vous ici?

MARIE.

J'y cherchais un époux.

PHILIPPE.

Un époux !

MARIE.

Loin de lui j'ai dévoré mes larmes;
C'est à lui d'apaiser mes secrètes alarmes.
Parlez! pourquoi me fuir? qu'ai-je à craindre? et pourquoi
Tout, jusqu'à votre cœur, a-t-il changé pour moi?

PHILIPPE.

Vous me le demandez?

MARIE.

C'est trop long-temps vous taire.

PHILIPPE.

Eh quoi! mes maux pour vous sont-ils donc un mystère?

MARIE.

Mais en les partageant je les puis alléger:
Vous pleurez votre fils?

PHILIPPE.

Non, je veux le venger.

MARIE.

Que dites-vous? Louis....

PHILIPPE.

Il est mort par un crime.

MARIE.

Quel bras put immoler cette auguste victime?

PHILIPPE.

Je ne sais!

MARIE.

Vos regards se détournent de moi!

PHILIPPE.

Premier né de Philippe, il devait être roi!

MARIE.

Eh bien?

PHILIPPE.

Il est tombé sur les marches du trône,
Au moment où son front essayait la couronne.

MARIE.

Témoin de son trépas, mon cœur en a gémi.

PHILIPPE.

Le ciel en le frappant, frappait votre ennemi.

MARIE.

Non, il ne l'était plus! J'avais vaincu sa haine.
L'ignorez-vous?

PHILIPPE.

J'ai su qu'invité par la reine,
Le jour même où la mort a tranché son destin,
Mon fils, seul avec elle, au banquet du matin,
Goûtant, près du cercueil, un bonheur éphémère,
Dans mon épouse enfin crut trouver une mère.

MARIE.

Oui, j'eusse été sa mère, et mes soins empressés...

PHILIPPE.

Pourquoi donc est-il mort?

MARIE.

Grand Dieu!

PHILIPPE.

Vous pâlissez!

MARIE.

Ciel! ô ciel! se peut-il!...

Elle tremble, chancelle;
L'exécrable soupçon que ce mot lui révèle,
D'une muette horreur a pénétré ses sens;
Sa voix exhale encor quelques sons gémissans;
Puis elle tombe pâle, immobile, glacée!
De ses yeux sans regard la lumière effacée
Disparaît; sur ses traits mornes et sans couleur

Il semble que la mort ait fixé la douleur :
Ainsi dans nos jardins, par la foudre abattue,
Tombe défigurée une blanche statue.

Philippe, à cet aspect, saisi d'un sombre effroi,
S'élance : ce n'est plus un père, un juge, un roi,
C'est le plus tendre amant, c'est l'époux de Marie
Épiant un soupir sur sa bouche flétrie !
« Sauvez-la ! criait-il ; accourez, accourez ! »
On vole à ses accens vers ces lieux retirés,
On entoure la reine.....

PHILIPPE.

Oh ! reviens à la vie !
Mes injustes soupçons en vain t'ont poursuivie ;
Pardonne, chère épouse, à mon cœur égaré !
On m'a privé d'un fils..... Mais tes yeux l'ont pleuré !
Oh ! renais au bonheur ! Que je te voie encore
Sourire à ton époux, à l'époux qui t'adore :

Va, je n'en croirai plus que toi, que mon amour.....
Mais que vois-je?... Ses yeux se sont rouverts au jour;
Oui, sous ma main déjà son cœur bat et s'agite,
Espérons!

A ces mots le roi se précipite
Aux genoux de Marie : elle ouvre un œil hagard,
Et, jetant sur Philippe un douloureux regard :

MARIE.

Où suis-je?.... Un songe affreux a pesé sur mon ame!
Ne m'accusait-il pas?.... Oui, d'un soupçon infâme
Le cruel! Il osait.... L'horrible songe a fui!...
Que dis-je? Le voilà, c'est Philippe, c'est lui!
Il demande son fils..... Malheureuse! j'expire!

PHILIPPE.

Que ma voix te rassure et calme ce délire!
Vois mes pleurs, mes remords... Dans mon cœur éperdu
L'amour, l'amour l'emporte, et tu n'as rien perdu.

Il disait, et ses soins, et sa voix attendrie
Rappelaient le bonheur sur le front de Marie,
Et l'odieux soupçon, oublié désormais,
De l'ame paternelle avait fui pour jamais;
On approche : Luxeuil devant eux se présente.

PHILIPPE.

Accours, fidèle ami, la reine est innocente!
Viens, tombe à ses genoux : Luxeuil, je fus trompé;
J'ai vu mourir mon fils... Mais Dieu seul l'a frappé!
De ma fatale erreur périsse la mémoire!
Oui, Dieu seul a tout fait.

LUXEUIL.

Que ne puis-je le croire?

PHILIPPE.

Que veux-tu dire?

MARIE.

O ciel!

LUXEUIL.

Ah! Sire, pardonnez!

PHILIPPE.

Achève.

LUXEUIL.

Comme moi vos barons consternés,
Mais d'un meurtre odieux repoussant l'apparence,
De bannir vos soupçons accueillaient l'espérance;
A vos ordres soumis, ils ont porté leurs pas
Dans la funèbre enceinte où règne le trépas;
C'en est fait, plus d'espoir! La royale victime
Du fond de son tombeau vient dénoncer le crime.

PHILIPPE.

Qu'as-tu dit?

LUXEUIL.

A ma voix amenés en ces lieux,
Les restes de Louis vont s'offrir à vos yeux :
Les voici!... Sur ce front et sur ce corps livide

La main d'un dieu vengeur grava le parricide!
Regardez!

PHILIPPE.

O mon fils!

MARIE.

Mon Dieu, protège-moi!

PHILIPPE.

Auprès de ce cercueil d'où vous vient cet effroi?
Luxeuil, et vous, témoins de mon sort déplorable,
Vous m'offrez la victime!.... Où donc est le coupable?
Tout se tait! Craignez-vous de prononcer son nom?
Qui m'arracha mon fils? qui versa le poison?
Parlez: prenez pitié de ma douleur profonde.

LUXEUIL.

Jadis le même crime a servi Frédégonde.

PHILIPPE.

Je t'entends!

MARIE.

Arrêtez ! Misérable imposteur,
Qui fixes sur ta reine un œil accusateur,
Du crime et du mensonge exécrable interprète,
Réponds, as-tu pensé que ma terreur muette,
Subissant plus long-temps tes perfides discours,
Sous le poids des soupçons tomberait sans secours ?

LUXEUIL.

Je me tais ! Le respect qu'on doit au diadême.....

MARIE.

Parle donc ! De mon front je l'arrache moi-même !
Parle ! Je ne suis plus l'épouse de ton roi :
Une femme accusée est debout devant toi ;
La voilà sans bandeau, sans sceptre, sans puissance ;
Son seul appui, c'est Dieu ! Ses armes, l'innocence !

PHILIPPE.

Que faites-vous !

MARIE.

Eh bien, que tardes-tu, Luxeuil?
De mon rang devant toi j'ai dépouillé l'orgueil,
J'ai reconnu les droits que ta fureur s'arroge;
Réponds-moi maintenant! C'est moi qui t'interroge!
D'un meurtre abominable on me soupçonne ici?
Mais où sont les témoins, les preuves?

LUXEUIL (montrant les barons et le cadavre.)

Les voici!

PHILIPPE.

Comment?

LUXEUIL.

Nobles barons, que votre voix austère,
Du plus grand des forfaits dévoilant le mystère,
Confonde la coupable et réponde pour moi :
Vous avez à venger le fils de votre roi!
Dites dans quel moment fut consommé le crime.

LE COMTE DE MELUN.

Au banquet que la reine offrit à la victime.

MARIE.

Grand Dieu!

PHILIPPE.

Qui te l'a dit?

MELUN.

La coupe où, sans remord,
Une main criminelle avait versé la mort.

PHILIPPE.

Est-il vrai?

MELUN.

Sous nos yeux, dans le vase perfide,
L'art vient d'interroger le breuvage homicide;
Ce laurier, que la rose embellit de son nom,
Dans sa feuille embaumée enferme le poison :
Cet arbre, avec amour, cultivé par la reine,

De ses sucs dévorans avait armé sa haine ;
Dans le sein de Louis leur poison a coulé.

PHILIPPE.

Malheureux ! qu'en sais-tu ?

MELUN.

Le cadavre a parlé !
Les traces qu'y laissa le funeste breuvage
Mêlent à notre voix leur muet témoignage.

MARIE.

Je succombe !

PHILIPPE.

Cruels, fuyez mon désespoir !

LUXEUIL.

Nous avons, en tremblant, rempli notre devoir :
Sire, de vos douleurs je gémis plus qu'un autre ;
Mais l'intérêt d'un fils, sa haine pour le vôtre,
Ce banquet, ce poison chez elle retrouvé,

Tout accuse la reine : un grand meurtre est prouvé,
Le peuple en est instruit, vos barons le dénoncent ;
Que la reine réponde, et que les lois prononcent !
Craignant pour notre roi quelque nouveau danger,
Armés pour sa défense, et prompts à le venger,
Nous devions, révélant le plus affreux des crimes,
Déposer à ses pieds nos soupçons unanimes ;
Nous l'avons fait, partons !

MARIE.

Philippe !....

PHILIPPE.

Je vous fuis !

MARIE.

Philippe, écoutez-moi !

PHILIPPE.

Dans le trouble où je suis,
Je ne puis vous juger, je ne puis vous entendre,

On vous accuse, adieu! Songez à vous défendre.

Il sort : Luxeuil le suit et ne le quitte plus ;
De l'héritier du trône il redit les vertus :
Pour ce fils au cercueil réveillant sa tendresse,
Il irrite Philippe, et sa perfide adresse,
Des remords de l'époux prévenant le retour,
Par l'amour paternel triomphe de l'amour.

Quand l'insecte aux longs bras qui, dans sa course agile,
D'un perfide réseau tend le piége fragile,
A vu le moucheron briser ses fils légers,
Il sait autour de lui ramener les dangers,
Et le tissu fatal, que sa ruse déploie,
D'une triple barrière environne sa proie.

Ainsi le fier Luxeuil a pu craindre un instant
Que le roi s'arrachât au malheur qui l'attend ;
Mais les piéges nouveaux, qui l'ont enveloppée,
Lui rendent la victime à ses coups échappée.

CHANT

Quatrième.

QUEL est, dans ce vallon, ce jeune chevalier?
Ses armes sans éclat, son simple bouclier,
Semblent attendre encor le jour où la victoire
Proclamera son nom, ignoré de la gloire :
C'est le fils de Luxeuil, c'est l'aimable Eymeri!
Du prince infortuné long-temps page chéri,
Mais d'un courroux injuste innocente victime,
Avant l'instant fatal marqué par un grand crime,

Exilé de la cour, il avait fui les lieux
Que l'aspect de Marie enchantait à ses yeux.

Il était déjà loin, quand un récit fidèle
De la mort de Louis lui transmet la nouvelle.
Il frémit, il s'arrête, et, plongé dans le deuil,
Il veut aller du moins pleurer sur son cercueil.
Il est parti. Docile à la main qui le guide,
Déjà son destrier, dans sa course rapide,
De l'antique Neustrie a franchi les côteaux;
Là, portant à la mer le tribut de ses eaux,
La Seine, qui serpente au milieu des prairies,
Semble fuir à regret ces campagnes fleuries.
Eymeri, sur ses bords, triste et silencieux,
S'avançait; les oiseaux, par mille cris joyeux,
Saluaient du soleil la lumière féconde.
Cet astre étincelant dardait ses feux dans l'onde,
Et ses rayons brisés, au souffle des zéphirs,

Semaient les flots tremblans de mobiles saphirs.
Mais ces oiseaux chantant sous l'épaisse feuillée,
Ces parfums qu'exhalait la terre réveillée,
Ce murmure des eaux roulant parmi les fleurs,
Rien du jeune guerrier ne distrait les douleurs.
Voilà qu'interrompant sa sombre rêverie,
Tout-à-coup d'un hameau la simple hôtellerie,
S'est offerte à ses yeux. Son coursier hâletant
Devant le seuil connu hennit en s'arrêtant:
C'était un jour de fête, et du temple rustique,
Les villageois en foule inondant le portique,
Libres des saints devoirs, à d'innocens plaisirs
Revenaient en chantant consacrer leurs loisirs.

Suivi de l'écuyer chargé de sa bannière,
Le chevalier franchit la porte hospitalière
Qui promet au passant bon gîte et doux repos.
Là, puisant à l'envi l'oubli de leurs travaux

Dans la coupe de hêtre où leur gaîté bruyante
Savourait du pommier la liqueur pétillante,
Sur l'escabeau grossier les villageois assis,
Mêlaient aux chants joyeux de funèbres récits.
Auprès d'eux Eymeri pensif et solitaire,
Le front baissé, les yeux attachés à la terre,
Abandonnait son ame aux regrets superflus,
Et songeait à Louis qu'il ne reverra plus:
Soudain à ces discours, qu'il entendait à peine,
Se joint un nom sacré,...; c'est le nom de la reine!
Il s'étonne, il écoute.

UN VILLAGEOIS.

Oui, le crime est certain;
On versa le poison au milieu d'un festin.
Quelque temps la coupable est restée inconnue:
Des savans, des docteurs, enfin l'ont confondue!
Voilà ce qu'on affirme, et c'est la vérité;
Devant moi ce matin le pasteur l'a conté.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Ce n'est pas tout! On dit que, par des sortiléges
Préparant son forfait, dans ses mains sacriléges
Elle agitait, la nuit, de magiques flambeaux,
Et murmurait tout bas, et parlait aux tombeaux;
Au pouvoir de l'enfer on dit qu'elle est soumise,
Et qu'elle pâlissait en entrant dans l'église.

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Sainte Vierge!

LE SECOND VILLAGEOIS.

Et pourtant, avant ce meurtre affreux,
On disait que, sensible au sort des malheureux,
Elle aimait à sécher les pleurs de l'indigence:
Qui put lui conseiller ce forfait?

LE PREMIER VILLAGEOIS.

La vengeance,
L'ambition, l'espoir de donner à son fils
Le rang que la naissance assurait à Louis.

LE SECOND VILLAGEOIS.

Si le crime est prouvé le bûcher la réclame.

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Sans doute.

LE SECOND VILLAGEOIS.

Que le ciel ait pitié de son ame!

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Peut-être ses amis feront taire la loi.

LE SECOND VILLAGEOIS.

Périsse la coupable, et Dieu sauve le roi!

Cymeri, de surprise et d'horreur immobile,
Écoutait. Tout-à-coup, dans le joyeux asile,
Un cri s'élève : à boire! et des deux villageois,
Les ris tumultueux ont étouffé la voix.

Partout l'ivresse éclate, et les chants se confondent,
Aux accens des buveurs des cris lointains répondent,
Et l'aigre cornemuse à leurs heureux transports,
Mêle de temps en temps ses rustiques accords.
Dans la foule soudain le chevalier s'élance;
On se range, on se lève; il impose silence.

EYMERI.

Un moment, de vos jeux interrompez le cours,
Mes amis, écoutez! Un horrible discours
Vient de glacer ici mon ame épouvantée :
Je ne sais quelle fable, en ces lieux inventée,
D'un infâme soupçon flétrit un nom sacré;
J'en connaîtrai l'auteur, et je le punirai!
Vous, qui servez d'organe aux fureurs de la haine,
Qu'avez-vous osé dire, en parlant de la reine?
Répondez, malheureux.

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Nous avons répété

Ce qu'au hameau naguère on nous a raconté :
On accuse la reine, et je m'étonne encore,
Quand nous le savons tous, qu'un chevalier l'ignore.

EYMERI.

Se peut-il !

LE SECOND VILLAGEOIS.

Oui, le prince est mort par le poison ;
Et j'en atteste ici saint Denis, mon patron !

LE PREMIER VILLAGEOIS.

La reine est prisonnière ; elle attend qu'on la juge.

EYMERI.

Mes armes ! mon coursier !.... Il lui reste un refuge !
Mes amis, gardez-vous d'un soupçon criminel :
Je jure devant vous et devant l'Éternel,
De venger l'innocence et de rompre sa chaîne !
Parfois l'erreur s'attache à la justice humaine ;
La justice de Dieu va marcher sur mes pas :
Pleurez sur votre reine, et ne l'accusez pas !

A ces mots, Eymeri, que la fureur agite,
S'éloigne à pas pressés de la foule interdite ;
On regarde, on se tait. Ses éperons d'acier
S'enfoncent à la fois aux flancs de son coursier,
Et, prompt comme l'éclair que va suivre la foudre,
Il court forcer la haine au supplice d'absoudre.

La nuit avait chassé les derniers feux du jour ;
Le silence régnait en ce royal séjour,
Ouvert naguère encore au tumulte des fêtes.
Dans un ciel nébuleux et chargé de tempêtes,
Nul astre ne dardait ses rayons, et des vents
Le courroux frémissait sur les vitraux mouvans.
Seul, pensif, et veillant dans cette nuit obscure,

Un homme souriait au deuil de la nature :
C'était Luxeuil ! Son front reposait sur sa main ;
Des sinistres pensers qui roulaient dans son sein,
Le choc des élémens, les fureurs de l'orage,
En ce moment d'horreur semblaient offrir l'image.
On entre : un chevalier pâle, les yeux hagards,
S'approche.

LUXEUIL.

Est-ce mon fils qui s'offre à mes regards?
Dans quel désordre, ô ciel !

EYMERI.

Pardonnez-moi, mon père !

LUXEUIL.

L'instant qui nous rassemble est un instant prospère ;
Mais au sein de la cour qui ramène tes pas?
A cette heure, en ce lieu, je ne t'attendais pas.

EYMERI.

Vous le savez, fuyant le ciel de ma patrie,

J'allais porter ma lance aux champs de la Syrie,
Et, suivant au combat les chevaliers chrétiens,
A leurs nobles efforts j'allais unir les miens :
Vain projet ! Sur nos bords un bruit fatal m'enchaîne ;
Du malheureux Louis j'apprends la mort soudaine ;
On disait son trépas sans parler d'un forfait !
A ce récit affreux tout change : c'en est fait,
Je veux, me dérobant à l'ordre qui m'exile,
Et visitant Louis dans son dernier asile,
Verser sur son tombeau les pleurs de l'amitié.

LUXEUIL.

Sa voix t'avait banni.

EYMERI.

Je l'avais oublié !

LUXEUIL.

Je m'en suis souvenu !

EYMERI.

Sur les bords de la Seine

Je marchais, n'appelant, ne voyant que Vincenne;
Jugez de ma fureur, jugez de mon effroi,
Quand j'entends accuser l'épouse de mon roi!
Oui, mon père! partout l'impure calomnie
Poursuit son nom sacré d'une insulte impunie;
On parle de complots, de bûcher, de poison;
On dit qu'en son palais, devenu sa prison,
Outragée, elle n'a d'autre appui que ses larmes!
Où sont nos chevaliers? que font-ils de leurs armes?
Les pleurs de l'innocence et la voix du malheur
Dans la lice sanglante appellent leur valeur!
Une reine gémit, et vous fermez l'oreille!
De ses fers douloureux que le bruit vous réveille,
Français!.... Mais qu'ai-je dit? Si la main des Barons
Naguère m'attacha les nobles éperons;
S'ils ont armé mon bras du glaive et de la lance,
A quels lauriers plus beaux prétendrait ma vaillance?
Un vengeur a paru, Reine, rassure-toi!

Ton lâche accusateur pâlira devant moi ;
Oui, j'oppose mon glaive aux forfaits qu'il espère,
Oui, je le combattrai !

LUXEUIL.

Combattras-tu ton père ?

EYMERI.

Comment ?

LUXEUIL.

Naguère admis au rang des chevaliers,
Que ta jeune valeur cherche d'autres lauriers.

EYMERI.

Puis-je le croire, ô ciel ? Vous ! accuser la reine !

LUXEUIL.

Les lois vont la juger, et sa mort est prochaine.

EYMERI.

Qu'entends-je ? Quel langage ! Et quel horrible espoir !

LUXEUIL.

Je vais sur son tombeau ressaisir mon pouvoir.

EYMERI.

Mais vous qui l'accusez, croyez-vous à son crime?

LUXEUIL.

J'ai vu mourir le prince!

EYMERI.

Est-il mort sa victime?

LUXEUIL.

Mon fils!....

EYMERI.

Ah pardonnez! Mais ce double trépas.....

LUXEUIL.

Me sauve, et t'a vengé!.... Ne t'en afflige pas!

EYMERI.

Quel discours! quels regards!.. Un jour affreux m'éclaire!

LUXEUIL.

Mon fils se montrera fidèle à ma colère.

EYMERI.

Qu'avez-vous fait?.... Je sens s'égarer ma raison :

Malheureux! savez-vous quel horrible soupçon
Malgré moi, tout-à-coup, a passé dans mon ame?....
Grand Dieu! Se pourrait-il?.. Un enfant! Une femme!..
Qu'ai-je dit? Non, jamais!.. Et vous, mon père, et vous,
Prenez pitié d'un fils qui tombe à vos genoux;
Vous n'êtes point coupable, il le croit, il l'espère,
Sauvez-le du malheur de soupçonner son père!

LUXEUIL.

Insensé, laisse-moi!

EYMERI.

Restez!

LUXEUIL.

Cris superflus!
Adieu!

EYMERI.

Vous le voulez? Je n'interroge plus;
Je ne percerai point ce funeste mystère,
J'abjure mes soupçons, et je saurai me taire,

Oui!.... Mais écoutez-moi, nous sommes sans témoins,
Justifiez la reine, il le faut! Que du moins
L'innocence par vous à l'échafaud ravie.....

LUXEUIL.

Son orgueilleux pouvoir a condamné sa vie.

EYMERI.

Et je le souffrirais! L'avez-vous pu penser?

LUXEUIL.

Sa mort est nécessaire.

EYMERI.

Il y faut renoncer!

LUXEUIL.

Imprudent!

EYMERI.

C'est moi, moi qui prendrai sa défense!

LUXEUIL.

Ton audace m'irrite, et ton aspect m'offense;
Va-t'en!

EYMERI.

Je préviendrai vos projets inhumains ;
Je ne vous quitte plus ! Oui, mon père, vos mains
Sous ses pas vainement creusèrent un abîme...

LUXEUIL.

Que veux-tu, malheureux ?

EYMERI.

Vous épargner un crime !

LUXEUIL.

Ah ! j'ai trop écouté tes discours insultans ;
Fuis !

EYMERI.

Vous la sauverez, mon père,

LUXEUIL.

Il n'est plus temps !

EYMERI.

Dieu, la vertu, l'honneur vous parlent par ma bouche,

Ne me repoussez pas; que ma douleur vous touche :
Voyez, voyez mes pleurs!.. Vous vous taisez?.. Eh bien,
Tout couvert de mon sang baignez-vous dans le sien!
Je suis son défenseur; frappez! Qui vous arrête?..
Entre elle et ses bourreaux j'irai placer ma tête;
Frappez! Je puis encor l'arracher au trépas.
Frappez, dis-je, ou je cours...

LUXEUIL.

Tu ne sortiras pas!

Il dit, la porte s'ouvre, et des gardes s'avancent;
A la voix de Luxeuil, vers son fils ils s'élancent;
Eymeri lutte en vain : dans un obscur réduit
Le jeune chevalier en silence est conduit,

Et, d'un noble transport maudissant l'impuissance,
Captif il va pleurer son nom et sa naissance.

CHANT

Cinquième.

L'éclair ne brille plus dans les cieux embrasés,
La foudre enfin se tait, et des vents apaisés
Qui tourmentent encor le feuillage du chêne,
La fureur vient mourir dans la forêt prochaine :
Cherchant de ses jardins l'abri mystérieux,
Durant la nuit Philippe erre seul en ces lieux
Où, près de cette reine et si jeune et si belle,
Loin du faste importun qu'il fuyait avec elle,

Aux pénibles travaux, à la pompe des cours
Naguère il dérobait quelques-uns de ses jours ;
Il la trouve partout ! Sous leur épais feuillage
Les arbres, les bosquets ont gardé son image ;
Il a cru respirer, dans un air embaumé,
De son haleine encor le souffle parfumé,
Et l'écho des jardins à son ame attendrie
Semble apporter les sons de cette voix chérie !
Malheureux ! Et peut-être à la main des bourreaux.....
Mais que fait-il ?... Ses yeux, à travers des vitraux,
D'une lampe qui veille ont aperçu la flamme :
Il s'avance, il croit voir... C'est l'ombre d'une femme !
Elle passe, revient, et son regard la suit.
C'est elle !... Elle est captive et le sommeil la fuit !
Il veut la voir ! L'amour dans son ame l'emporte ;
Il part... Vœux superflus ! Debout devant la porte
Le spectre de son fils, une coupe à la main,
De ce fatal séjour lui ferme le chemin !

Osera-t-il braver cette chère victime?
Son faible cœur encor cherche à douter du crime;
Mais hélas! le peut-il? Rassemblés à sa voix
Les juges vont bientôt interroger les lois;
Il voudrait vainement écouter l'indulgence :
Tout un peuple irrité lui demande vengeance;
Les discours de Luxeuil, ses soins insidieux
Des preuves du forfait ont fatigué ses yeux;
On la dit criminelle, il frémit... mais il l'aime;
De cruauté parfois il s'accuse lui-même.
Faut-il que, s'imposant le plus affreux devoir,
Son amour se condamne à ne la plus revoir?
Non, non! De ses transports Philippe n'est plus maître;
On soupçonne Marie !.. On s'est trompé peut-être!
Qu'il soit seul avec elle, et son regard perçant
Lira la vérité sur son front pâlissant;
Il le croit, et son cœur, que le chagrin dévore,
A besoin d'espérer et de douter encore.

Ainsi de son vaisseau, que la foudre a frappé,
Quand le nocher tremblant, au trépas échappé,
S'élance dans les flots et lutte sur l'abîme
Qui semble en mugissant réclamer sa victime,
Si son œil voit au loin flotter un mât brisé,
Ranimant tout-à-coup son courage épuisé,
Il dispute sa vie à l'horrible tourmente,
Sa défaillante main bat la vague écumante,
Et ses doigts convulsifs, par un dernier effort,
S'attachent au débris qui retarde sa mort.
Tel Philippe, accablé du poids de sa souffrance,
Au milieu des douleurs s'attache à l'espérance.

C'en est fait : trop long-temps ils furent séparés !
Déjà ses pas furtifs ont franchi les degrés ;
Il approche, il s'arrête, et d'une voix plaintive
Les sons viennent frapper son oreille attentive.
Par l'amour entraîné, de crainte palpitant,

Il écoute... Grand Dieu! c'est son nom qu'il entend!
Il cède enfin, il entre... Aux pleurs abandonnée,
Seule, devant la croix Marie est prosternée;
Elle le voit, chancelle, et, cherchant un appui,
Vient tomber dans ses bras en s'écriant : c'est lui!

PHILIPPE.

Oui, c'est moi, qui fuyant une loi trop cruelle,
Séparé d'une épouse et plus malheureux qu'elle,
De cris accusateurs, de chagrins obsédé,
Ai voulu te revoir!

MARIE.

Vous avez bien tardé!

PHILIPPE.

Comment d'un peuple entier braver la voix sévère?
Je suis époux encor... mais hélas! j'étais père!
Puis-je étouffer les cris, puis-je affronter les lois
De cette opinion qui règne sur les rois?
Des Français consternés la fureur unanime

Au tribunal des grands a dénoncé ton crime ;
Tout ici le proclame et sert à le prouver ;
Eh bien, je donnerais mes jours pour te sauver !
Je devrais te haïr !... Dans mon ame incertaine,
Marie, auprès de toi je cherche en vain la haine ;
Mon cœur de tes attraits, de tes vertus charmé,
A te croire innocente est trop accoutumé,
Et si c'est une erreur qu'il faut que je déplore,
Je ne puis consentir à l'abjurer encore !
Je me jette à tes pieds ! Parle, ouvre-moi ton cœur !
Contre toi de nos lois va s'armer la rigueur ;
En butte à leur courroux, de soupçons poursuivie,
A tes accusateurs qu'opposes-tu ?

MARIE.

Ma vie !
Oui, c'est elle, ô mon roi, que j'invoque aujourd'hui,
Et contre l'échafaud c'est mon plus sûr appui :
Faut-il que devant vous j'en retrace l'histoire ?

Épouse, ce beau nom fut ma joie et ma gloire,
Reine, de ce pouvoir, qui s'offrait à mes vœux,
Je n'ai pris que le droit de faire des heureux;
Mère, au front de mon fils, que réclame la France,
De mon bonheur futur je lisais l'espérance,
Je l'élevais pour vous, et de tous mes discours
Son père et son pays embellissaient le cours;
A les chérir tous deux je formais son enfance!...
Sire, telle est ma vie!... Et voilà ma défense!

PHILIPPE.

Hélas! Si ton époux devait seul te juger...
Mais j'ai mon peuple ensemble et mon fils à venger;
De leur voix dans mon cœur j'entends l'affreux murmure
Me crier : ton amour outrage la nature!
Que répondre, Marie? et toi, que diras-tu?...
L'ambition peut-être égara ta vertu;
La haine de mon fils dut appeler la tienne :
J'implore ton aveu! Que ma douleur l'obtienne!

N'attends pas qu'aujourd'hui le tribunal des pairs
Te déclare coupable aux yeux de l'univers :
Que servirait l'éclat de tes vertus passées?
Les preuves du forfait, sur ton front amassées,
De leur poids flétrissant te viendront accabler ;
Je les connais, Marie ! Elles me font trembler!
Oh ! parle, à mon amour un remords peut suffire :
Tu ne me réponds pas?

MARIE.

Je n'ai plus rien à dire !
Je l'avoûrai, Philippe, au fond de ma prison,
Succombant sous le poids d'un horrible soupçon,
Sans appui, sans repos, de mes larmes baignée,
Mon ame à son destin quelquefois résignée,
A l'erreur de ce peuple, à son lâche courroux,
Opposait en secret le cœur de mon époux :
Je me disais souvent : la trompeuse apparence,
Le trépas de son fils, les fureurs de la France

Lui peuvent ordonner de me livrer aux lois ;
Mais il est des témoins dont il entend la voix,
Des témoins qui sur lui ne sont pas sans puissance :
Mon amour, son bonheur, et vingt ans d'innocence !
Tel était mon espoir !... Le rêve est dissipé !
Ainsi qu'un peuple ingrat quand Philippe est trompé,
Je ne lui dirai point qu'une haine jalouse
De complots odieux assiégeant son épouse,
De me perdre à jamais a pu nourrir l'espoir ;
Que sur le cœur du roi mon innocent pouvoir
Au sein de cette cour put irriter l'envie :
Non, Sire ! Devant vous, qui connaissez ma vie,
J'avais cru jusqu'alors ne pas avoir besoin
D'un autre défenseur et d'un autre témoin !
Mais près d'un tribunal il faudra me défendre ?
Eh bien, j'y paraîtrai ! Mes juges vont m'entendre !
Le Très-Haut me prêtant son immortel secours,
D'une force invincible armera mes discours ;

Ma voix retentira dans la France abusée ;
Que dis-je ? En ce moment peut-être l'accusée,
D'un masque révéré dépouillant l'imposteur,
Fera sous ses regards pâlir l'accusateur !

PHILIPPE.

Qu'entends-je ? Quoi ! Marie, une haine cachée,
A tes jours vertueux en silence attachée,
Sur le bord d'un abîme aurait conduit tes pas ?
Malheureuse ! Et pourquoi ne l'accusais-tu pas ?
Quand la Justice dort, souvent un mot l'éveille.

MARIE.

A mes cris douloureux a-t-on prêté l'oreille ?
Votre peuple, oubliant ma vie et mes bienfaits,
N'a-t-il pas cru d'abord au plus noir des forfaits ?
Et, tout à vos soupçons, n'avez-vous pas vous-même
Invoqué de vos pairs la justice suprême ?
J'en conviens, quand mes yeux se sont tournés vers vous,
J'ai pensé qu'écoutant des sentimens plus doux,

Votre cœur détrompé m'offrirait un refuge ;
J'attendais un époux !... Je n'ai trouvé qu'un juge !
Allez donc sur mon sort faire parler la loi,
Sire, et puissiez-vous être aussi calme que moi !

PHILIPPE.

Oui, tout au tribunal me prescrit de me rendre ;
Oui, j'y serai, Marie ! et c'est pour te défendre !...
Qu'ai-je dit ? Malheureux ! Je passe tour à tour
De l'espoir aux soupçons, de la haine à l'amour ;
Je crains la vérité, je la fuis et l'implore ;
Je te cherche, et ce cœur, où tu règnes encore,
De sentimens divers sans cesse combattu,
Ne peut, en te voyant, croire qu'à la vertu !
Rassure-toi !.. Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ? Je tremble !
Autour de ce palais le peuple se rassemble,
Et, poussant jusqu'au ciel des cris audacieux,
D'un geste menaçant il indique ces lieux ;
Écoutons !

Il disait : la foule réunie,
Organe de la haine et de la calomnie,
De momens en momens grossit sous les remparts ;
De sinistres rumeurs courent de toutes parts,
Tous les cœurs, tous les vœux semblent d'intelligence ;
On n'entend que ces mots : elle mourra ! Vengeance !
Philippe, à cet aspect, tremblant, glacé d'horreur,
Veut disputer Marie à leur lâche fureur ;
Il s'élance... Soudain à ses yeux s'est montrée
Cette femme, au Sina par Dieu même inspirée.
Elle entre, le regarde, et, s'adressant à lui :

L'INSPIRÉE.

Sire, de la justice enfin le jour a lui :
L'auguste tribunal s'assemble et vous appelle ;

Marie attend son sort, Dieu m'envoie auprès d'elle!
Peut-être voici l'heure où ses maux vont finir :
Ce Dieu, qui m'a souvent dévoilé l'avenir,
La contemple, et, touché d'une longue souffrance,
Au pied de son autel m'a parlé d'espérance;
Mes prières, mes pleurs le vont interroger;
Il peut la secourir... Vous, allez la juger!
Abandonnez votre ame à la bonté céleste,
Faites votre devoir, Dieu se charge du reste!

MARIE.

Lui qui sonde les cœurs, il a lu dans le mien;
Il est mon seul espoir.

L'INSPIRÉE.

Il sera ton soutien!

PHILIPPE.

O vous, témoin fatal des tourmens que j'éprouve,
Vous, qu'en tous mes malheurs sans cesse je retrouve,
Si ces lois, que mon bras ne saurait enchaîner,

Égaraient leur vengeance et l'allaient condamner?
Priez! Que Dieu la sauve, et qu'il la justifie!
A votre appui sacré mon amour la confie!
Et toi, dont le regard, de mes soupçons vainqueur,
M'a rendu ma faiblesse et vient changer mon cœur,
Le ciel peut-être encor nous garde un sort prospère;
Pardonne, chère épouse, à la douleur d'un père;
Il dut venger son fils, il dut armer la loi;
Mais sous l'arrêt sanglant il mourrait avant toi!

Le roi s'est éloigné : seule auprès de Marie,
La sainte femme alors la console attendrie,
Et de ses soins pieux entoure sa douleur.

L'INSPIRÉE.

Le Très-Haut, dont la voix m'annonçant ton malheur,

M'ordonna de quitter l'asile solitaire
Où je cachais mes jours oubliés de la terre,
Dans mon cœur incertain ne daigne point encor
De sa flamme céleste épancher le trésor;
Mais il m'éclairera! Son bras vengeur se lève!
Reine, rassure-toi! Ton épreuve s'achève!

MARIE.

Il peut seul ranimer mon courage abattu :
Forte de ses bontés plus que de ma vertu,
De l'espérance encor j'embrasse la chimère.
Reine, je puis braver la mort!... Mais je suis mère!
Je ne dois plus au ciel demander le bonheur;
Que pour mon fils du moins il me rende l'honneur;
Ou, s'il faut succomber, puisse une voix amie
De ma mémoire un jour écarter l'infamie;
Que cet espoir me reste! Et que mon fils n'ait pas
A rougir de mon nom en pleurant mon trépas!

L'INSPIRÉE.

Non, tu ne mourras point ! La haine en vain t'opprime !
J'irai fouiller les cœurs, j'y surprendrai le crime ;
Mes accens inspirés trahiront son effroi...
Courbe ton chaste front, Reine, et prie avec moi !

Du fatal jugement l'heure est enfin venue ;
Près des murs du château la foule s'est accrue :
Villageois, citadins, femmes, enfans, vieillards,
A travers les vitraux plongent de longs regards ;
Tous voudraient voir passer la reine infortunée
Dans le fond de leurs cœurs d'avance condamnée ;
Ils appellent déjà le jour de son trépas ;
Et ce peuple, naguère accourant sur ses pas,
Pour recevoir ses dons, pour admirer ses charmes,

Avec la même ardeur vient épier ses larmes.
On voyait s'agiter, courir au milieu d'eux,
Des hommes au teint pâle, au visage hideux,
Qui, de la populace achetant l'insolence,
D'un protecteur caché trahissaient l'opulence :
Dans les cours du château les uns se sont glissés,
Aux colonnes ceux-ci s'attachent enlacés;
Loin des tréteaux rompus qui sous leur poids s'écroulent,
Avec des cris affreux d'autres tombent et roulent;
Sur leurs corps gémissans on monte, et de la voir
On perd, on ressaisit, on s'arrache l'espoir :
Enfin, heurtés, meurtris, et maudissant l'obstacle,
Tous cherchent le malheur!... C'est encore un spectacle!

Les grands sont assemblés : l'auguste tribunal
En silence rangé n'attend plus qu'un signal.
Dans la salle où des pairs la puissance réside,
Aux jugemens humains le Rédempteur préside :

En un pieux ivoire il semble respirer,
Plaindre le criminel, lui dire d'espérer;
Et l'homme, qu'aux bourreaux la justice abandonne,
Par l'homme condamné, voit le Dieu qui pardonne.

Quelle pompe déroule aux regards éblouis
Ce Conseil souverain qui doit venger Louis!
Là je vois resplendir la couronne ducale,
La toque du baron, la mitre épiscopale,
Les rayons du saphir courant sur les colliers,
Les nobles écussons appendus aux piliers,
L'hermine des manteaux, la robe d'hyacinthe,
Et l'armure guerrière auprès de la croix sainte.

Non loin des douze pairs siége le fier Luxeuil;
Son espoir régicide enfle encor son orgueil :
Il couvre, en souriant, des regards de la haine,
La coupe et le poison qui, trouvés chez la reine,

Et, naguère, aux barons présentés par ses soins,
D'un crime imaginaire infidèles témoins,
Viennent, par leur aspect de ses fureurs complice,
Du tribunal vengeur égarer la justice.

Philippe à tous les yeux dérobé, mais présent,
Contemple avec effroi ce spectacle imposant;
Un voile protecteur a caché sa souffrance;
Il est époux, hélas!... Non, il est roi de France:
Il est père, et son fils expira dans ses bras!

Enfin, comtes, guerriers, évêques, magistrats,
Tous des lois de l'État nobles dépositaires,
Du signe de la foi marquent leurs fronts austères:
On se lève: Beaumont, haut et puissant seigneur,
Qui de les présider a mérité l'honneur,
Fait un geste; bientôt Marie est appelée:
Elle entre, ses regards parcourent l'assemblée,

Puis tout-à-coup, brillans d'une sainte ferveur,
Retrouvent l'espérance auprès du Dieu Sauveur.

Marie a dépouillé la royale parure,
Les rubis n'ornent plus sa blonde chevelure;
Autour de son front chaste et pur comme un beau lis,
Un long voile de lin a déroulé ses plis;
Plus de riche collier, de manteau magnifique!
Jusqu'à ses pieds descend une blanche tunique;
Des joyaux, que naguère elle étalait encor,
Elle n'a conservé que le simple anneau d'or,
D'alliance et d'amour image symbolique,
Et d'un bonheur passé précieuse relique.

Offrant un doux soutien à son adversité,
La sainte l'accompagne et marche à son côté,
Et semble, du Très-Haut imposant mandataire,
Joindre un juge céleste aux juges de la terre.

Vers l'accusée alors Beaumont tourne les yeux.

BEAUMONT.

Vous qu'un soupçon terrible amène dans ces lieux,
Répondez! Votre nom?

MARIE.

Je me nomme Marie.

BEAUMONT.

Votre âge?

MARIE.

J'ai vingt ans.

BEAUMONT.

Quelle est votre patrie?

MARIE.

Le Brabant!

BEAUMONT.

Vous savez quel trépas odieux
Vous accuse?

MARIE.

On m'a lu l'écrit injurieux
Qui, d'un meurtre exécrable accueillant la chimère,
Peint Louis immolé par sa seconde mère.

BEAUMONT.

S'il est vrai que l'erreur ait dicté le soupçon
Qui vous livre à nos lois et souille votre nom,
La justice des pairs sera votre défense :
Mais, vous remémorant les jours de votre enfance,
Que la vérité seule inspire vos discours,
Et de vos premiers ans retracez-nous le cours;
Dieu vous voit!

MARIE.

L'innocent a-t-il d'autres refuges?

BEAUMONT.

Dieu vous entend, Marie!

MARIE.

Il jugera mes juges!

BEAUMONT.

Parlez.

MARIE.

Au beau pays, où j'ai reçu le jour,
Un frère m'entourait de son pieux amour;
Il était tout pour moi!... Dans les murs de Maline,
Près de lui s'écoula mon enfance orpheline :
Je ne demandais point un sort plus glorieux!
Tout-à-coup des Français le roi victorieux,
Des combats allumés sur nos tristes rivages
Souhaita que l'hymen arrêtât les ravages;
Mon frère confia ma jeunesse à sa foi,
Et la paix sur vos bords descendit avec moi!
J'arrivai dans Vincenne heureuse, mais craintive,
Et bientôt je chéris ma patrie adoptive.
J'ai, sur ce trône auguste où Dieu m'a fait asseoir,
Sollicité l'amour et non pas le pouvoir;
J'ai cru me dérober aux fureurs de l'envie,

J'ai fait un peu de bien... Voilà toute ma vie !

BEAUMONT.

On prétend que jadis vos regards indiscrets
D'un art maudit du ciel ont sondé les secrets ;
On dit que la magie et d'affreux sortiléges
Ont assuré long-temps vos succès sacriléges :
Comment, dès votre enfance, au luth des troubadours
Auriez-vous pu prêter vos étranges secours ?
Quel Dieu vous inspirait quand de vos longues veilles
Les docteurs confondus admiraient les merveilles ?
Répondez.

MARIE.

Que me font les discours des méchans ?
Lorsque du ménestrel j'ai protégé les chants,
Je voulais de Philippe illustrer la mémoire,
Le parer d'un grand nom et d'une double gloire,
Et, quand on applaudit à ses exploits guerriers,
Aux lauriers des combats mêler d'autres lauriers :

Mes bienfaits du poëte enflammaient l'énergie ;
J'honorais ses travaux.... C'est ma seule magie.

BEAUMONT.

Louis, que sa naissance appelait à régner,
Souvent à votre aspect a paru s'indigner :
Nous avons tous connu votre haine et la sienne.

MARIE.

La haine n'entre point dans une ame chrétienne :
Louis me repoussa, long-temps il fut trompé ;
Je le croyais vaincu quand la mort l'a frappé.

BEAUMONT.

Vous deviez pour un fils convoiter la couronne,
Et la mort de Louis le conduisait au trône.

MARIE.

Par un assassinat lui prouver mon amour!...
C'était perdre le sien!

BEAUMONT.

Mais qui, dans cette cour,

Du prince infortuné put menacer la vie,
Ou même souhaiter qu'elle lui fût ravie?

MARIE.

Je l'ignore.

BEAUMONT.

Chez vous le poison fut trouvé;
Cet arbre dangereux, par vos mains cultivé,
A versé son venin dans la coupe perfide
Que le prince reçut au banquet régicide.

MARIE.

Du malheureux Louis j'ai déploré le sort;
Un mystère d'horreur environne sa mort,
Je le sais, et Dieu seul, touché de ma prière,
Peut sur ce crime affreux répandre la lumière!
Mais, avant d'invoquer les rigueurs de la loi,
Vous n'avez pas songé qu'il est auprès du roi
Des hommes que peut-être irritait ma puissance,
Et que souvent la haine égorgea l'innocence?

La coupe et le poison me viennent dénoncer?
Eh bien! dans mon palais n'a-t-on pu les placer?
N'a-t-on pu, m'entraînant sur le bord d'un abîme,
Dans un piége exécrable enlacer la victime?
Et, pour mieux m'arracher le cœur de mon époux....

LUXEUIL.

Qui d'un pareil forfait est soupçonné?

MARIE.

C'est vous!

LUXEUIL.

Moi! qui de mes respects environnant ma reine....

MARIE.

Vos perfides respects cachaient mal votre haine;
Et mon accusateur peut-être dans ce jour
Au rang de l'accusé va descendre à son tour.

TAYLOR INST. OXFORD

L'assemblée, à ces mots, s'étonne, et semble attendre;
On observe Marie, on s'apprête à l'entendre;
Luxeuil cache avec art ses sentimens secrets,
Rien ne vient altérer le calme de ses traits,
Et, prévoyant d'avance une victoire aisée,
D'un regard dédaigneux il poursuit l'accusée.

Dans le château soudain s'élève un bruit confus;
Des gardes, qu'il repousse, affrontant les refus,
Un jeune homme en désordre accourt, se précipite,
De son audace en vain le tribunal s'irrite :
Il est entré; Luxeuil regarde, pousse un cri,
Et son œil effrayé reconnaît Eymeri.
Il a de ses geôliers séduit la vigilance;

Vers les pairs interdits le chevalier s'élance.

EYMERI.

Vous, que l'erreur assemble en ce lieu solennel,
Suspendez à ma voix un débat criminel!
Sous le poids des soupçons la vertu gémissante
Succombait! Tremblez tous! La reine est innocente!

MARIE.

Qu'ai-je entendu?

LUXEUIL.

Mon fils!

BEAUMONT.

Qu'il parle sans effroi!

EYMERI.

Je connais le coupable!

LUXEUIL.

O ciel!

BEAUMONT.

Quel est-il?

EYMERI.

Moi!

BEAUMONT.

Vous!

EYMERI.

Louis m'exila du beau pays de France,
Et mon cœur ulcéré s'ouvrit à la vengeance!

BEAUMONT.

Mais quand il expira vous aviez fui ces lieux.

EYMERI.

Non! Près de lui caché je trompais tous les yeux;
Il mourut, je partis!... Le remords me ramène!
Tout un peuple égaré dut accuser la reine.
Complice de l'erreur, mon père sur son front
D'un soupçon, qu'il abjure, a fait peser l'affront;
Vous lisez dans ses traits la douleur qui l'accable,
Reine, pardonnez-lui!... Vous, frappez le coupable!

Il dit, et l'œil baissé, le visage serein,
Marche au-devant des fers qui vont charger sa main.
On console Marie, on l'entoure, on l'honore;
Loin du voile discret, qui le couvrait encore,
Elle a vu dans ses bras s'élancer son époux;
Les juges détrompés tombent à ses genoux;
Cependant elle pleure, et sa reconnaissance
Cherche le malheureux qui lui rend l'innocence.

A ses chagrins rongeurs Luxeuil abandonné,
Immobile et muet penche un front consterné;
Il maudit les complots que sa douleur expie.
Mais l'Inspirée est là, dont l'œil ardent l'épie;
Il s'arrache, tremblant, au feu de son regard.

La sainte le surveille en priant à l'écart ;
Son cœur bat et frémit, son visage s'enflamme ;
Sur ses traits a passé le trouble de son ame,
Et, sortie à pas lents de cet auguste lieu,
On l'entend s'écrier : « Inspire-moi, grand Dieu ! »

CHANT

Sixième.

BIENTÔT le chant du coq va réveiller l'aurore,
Le lourd marteau trois fois sur le timbre sonore
Est tombé : de la nuit les astres gracieux,
En lumineux saphirs, tremblant au front des cieux,
Du donjon de Vincenne éclairent les tourelles ;
Dans le château royal tout dort : deux sentinelles

Se promènent, les yeux attachés sur le seuil,
Et gardent la prison, où le fils de Luxeuil,
Fier d'un beau dévoûment, semble bénir sa chaîne.
Les soldats, en secret, plaignent sa mort prochaine;
De leurs pas mesurés le monotone bruit
Résonne, et trouble seul le calme de la nuit :
Las enfin de veiller, de marcher en silence,
Ils s'arrêtent tous deux appuyés sur leur lance.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Compagnon, l'heure avance, et le jour n'est pas loin;
Bientôt nous quitterons ce lieu.

DEUXIÈME SENTINELLE.

J'en ai besoin!
Le vent du nord me glace, et ma main s'est roidie.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Le vin réchauffera ta valeur engourdie.
Mais parle, que dis-tu du grand événement?
Souvent, pour tout changer, il ne faut qu'un moment.

DEUXIÈME SENTINELLE.

On outrageait la reine, elle était innocente.

PREMIÈRE SENTINELLE.

La voilà maintenant glorieuse et puissante ;
Tous ceux qui l'accusaient tremblent.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Par saint Denis !
Je gage que dans peu tu les verras punis.

PREMIÈRE SENTINELLE.

C'est juste ! moi, jamais je n'ai parlé contre elle.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Ni moi, certes ! La reine est si douce et si belle
Que je n'aurais osé soupçonner sa vertu.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Pour défendre ses jours, moi, j'aurais combattu !

DEUXIÈME SENTINELLE.

C'est le jeune Eymeri qui fit périr le prince !

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il courut se cacher au fond d'une province;
Mais lui-même aux barons s'est venu dénoncer.

DEUXIÈME SENTINELLE.

C'était l'empoisonneur! qui l'aurait pu penser?

PREMIÈRE SENTINELLE.

On instruit son procès, et sa perte est certaine.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Son père est bien à plaindre.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il déteste la reine.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Restera-t-il ministre?

PREMIÈRE SENTINELLE.

Oh non pas!

DEUXIÈME SENTINELLE.

Sur ma foi,

Il mérite sa chute ; et, si j'étais le roi,
En punissant le fils je bannirais le père ;
Je te le dis tout bas.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il le fera, j'espère.

DEUXIÈME SENTINELLE.

On le disait méchant.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il était dur et fier.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Il doubla les impôts.

PREMIÈRE SENTINELLE.

C'est un baron d'hier !

DEUXIÈME SENTINELLE.

Je le vois rarement ; son seul regard m'effraie.

PREMIÈRE SENTINELLE.

C'est lui qui des archers avait réduit la paie.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Le roi doit le chasser.

D'une aile du château
Un homme sort, caché sous un vaste manteau;
D'un chaperon d'azur les plis couvrent sa tête;
Vers le fatal donjon il s'avance : on l'arrête;
Des soldats sur son sein les glaives sont dressés :
— Qui va là ? — SAINT-DENIS ET VINCENNES. — Passez.

Au fond de sa prison, étendu sur la pierre

Où la lampe d'airain projetait sa lumière,
Eymeri sommeillait : un songe bienfaiteur,
Du malheur sans espoir dernier consolateur,
Dans un trépas honteux lui présentait la gloire ;
La reine, qu'il sauva, conservant sa mémoire,
Aux cris accusateurs ne mêlait point sa voix ;
Elle seule, à son nom, soupirait quelquefois,
Et, d'un doux souvenir honorant la victime,
Le plaignait en silence et doutait de son crime !
Elle devait des pleurs à qui fut son appui !...
Il s'éveille : son père est debout devant lui.

EYMERI.

Que vois-je ?

LUXEUIL.

Malheureux ! lève-toi, le temps presse !
On te juge, et des lois la hache vengeresse
S'agite sur ton front.

EYMERI.

Je l'attends sans effroi !

LUXEUIL.

Veux-tu donc que ton sang rejaillisse sur moi ?
Dans quel abîme affreux ton délire m'entraîne !
Tu m'as perdu, mon fils !

EYMERI.

Non, j'ai sauvé la reine.

LUXEUIL.

Insensé ! penses-tu que mes yeux paternels
Te verront, partageant le sort des criminels,
Sur ta tête innocente appeler le supplice ?
De la mort de mon fils je serais le complice !
Et, quand je remplirais ton exécrable espoir ;
Quand mon cœur, desséché par la soif du pouvoir,
Ferait taire à jamais le cri de la nature ;
Quand rien ne trahirait ta fatale imposture ;

Quel serait mon destin? Flétri par ton trépas,
La route des grandeurs est fermée à mes pas!
Faut-il traîner obscur ma déplorable vie?
Voir mes honneurs crouler, et triompher l'envie?
Non, j'accours te sauver, et je pars avec toi :
Des jours brillans encor se lèveront pour moi!
Leur éclat couvrira mon nom et ma famille :
Viens, tout est préparé : les champs de la Castille
Accueilleront bientôt nos destins fugitifs;
Viens, l'ombre de la nuit voile nos pas furtifs :
Suis-moi!

EYMERI.

Que dites-vous? Quelle est votre espérance?
La Castille, mon père!... Elle combat la France!

LUXEUIL.

Écoute, et ne crains rien : ses secrets envoyés
Ont déjà de leur roi jeté l'or à mes pieds;
Des projets de Philippe heureux dépositaire,

Je puis au Castillan en livrer le mystère;
Courons vers les honneurs promis à mon espoir!
Comme moi de Marie abhorrant le pouvoir,
Sa sombre politique avait proscrit la reine,
Et ses complots discrets ont protégé ma haine;
Là, m'attend la fortune! Ici, tout est danger!
Pourquoi trembler encor, quand je puis me venger?
Marchons, et, du passé bannissant la mémoire,
Aux drapeaux castillans attachons la victoire!

EYMERI.

Qu'ai-je entendu? Grand Dieu! quel horrible dessein!

LUXEUIL.

Viens, les écrits vengeurs reposent sur mon sein.

EYMERI.

Ah! périsse l'espoir de défendre ma vie!
Que mille fois plutôt elle me soit ravie!
Moi, trahir avec vous et la France et mon roi?
La France a mon amour, et Philippe a ma foi!

Je garderai mes fers.

LUXEUIL.

Es-tu donc las de vivre?

EYMERI.

Eh bien, qu'en m'exauçant votre amour me délivre :
Abjurez devant moi vos coupables projets,
Je vous suis!... Exilés, mais fidèles sujets,
Nous irons, dans les lieux que la ferveur habite,
Sous l'obscur vêtement du pieux cénobite,
Prosterner à l'autel notre humble repentir;
Ou plutôt, implorant le trépas du martyr,
Courons, guerriers chrétiens, sous les murs de Solime,
Payer de notre sang le pardon d'un grand crime!

LUXEUIL.

Qu'exiges-tu de moi?

EYMERI.

J'embrasse vos genoux :
De l'abîme entr'ouvert, sauvez-moi, sauvez-vous!

Infortuné! votre ame, un instant criminelle,
Ne se ferma jamais à l'amour paternelle;
Votre fils, à vos pieds, vous demande un remord;
Mais un nouveau forfait est l'arrêt de sa mort.

LUXEUIL.

L'heure fuit, malheureux!

EYMERI.

Je suis prêt à vous suivre:
Mais c'est pour vous sauver que je consens à vivre;
Venez, Dieu qui vous voit et pourrait vous punir,
Au repentir encore a laissé l'avenir.

Ils sont sortis; déjà des sombres avenues
Luxeuil, muet, parcourt les ténèbres connues;
Le donjon est loin d'eux, et, sous leurs pas légers,

L'écho discret n'a point éveillé les dangers ;
Tout repose, et la nuit, d'une ombre salutaire,
Couvre des fugitifs la marche solitaire.

De la couche royale exilé si long-temps,
Le bienfaisant sommeil, depuis quelques instans,
Épanchait ses pavots sur les yeux de Marie :
Tout-à-coup traversant l'immense galerie,
Une femme en délire et les cheveux épars,
Pousse des cris perçans et court vers les remparts :
On s'éveille à sa voix, on s'agite, on se lève :
Elle disait : « Soldats, saisissez votre glaive!
» Le coupable, à la mort un moment échappé,
» S'est enfui! Mais Dieu veille, et le crime est trompé!
» Je le poursuis ; mes yeux, attachés sur sa trace,
» De ses complots futurs préviendront la menace!
» Volez! » On obéit, on l'écoute, et sa main
Aux soldats étonnés a montré le chemin.

Philippe est accouru, Marie est auprès d'elle.

L'INSPIRÉE.

Ma sainte mission devant vous se révèle!
Aux autels de ce Dieu, qui protège vos jours,
Des célestes clartés j'implorais le secours :
Il m'entend, il m'exauce, il me parle, et mon ame
Du souffle prophétique a respiré la flamme :
Sur les pas de Luxeuil, qui fuyait ces remparts,
J'ai vu son doigt vengeur appeler mes regards.
Adorez, adorez sa puissance éternelle
Qui rend à l'échafaud la tête criminelle!
Dieu ne me trompait point! Saisis, chargés de fers,
Déjà les fugitifs à vos yeux sont offerts;
Ils viennent : les voici!... Français, prêtez l'oreille!
Du Tout-Puissant enfin la justice s'éveille!

PHILIPPE.

Approchez, malheureux.

EYMERI.

Sire, un père tremblant
Voulait ravir son fils à l'échafaud sanglant ;
Vous lui pardonnerez ! Mon châtiment s'apprête ;
Je suis las de le fuir, et j'apporte ma tête.

L'INSPIRÉE.

Le coupable aux bourreaux ne saurait échapper,
Oui !... Mais ce n'est pas toi que leur main va frapper !

EYMERI.

Quand un forfait me livre au trépas que j'espère,
Qui peut m'y dérober ?

L'INSPIRÉE.

Interroge ton père !

EYMERI.

O ciel !

PHILIPPE.

Qu'ai-je entendu ?

LUXEUIL.

Ta fureur, en ce lieu,
Me vient-elle accuser?

L'INSPIRÉE.

Ce n'est pas moi, c'est Dieu!

LUXEUIL.

L'imposture....

L'INSPIRÉE.

Est-ce à toi de parler d'imposture?
Misérable! en ton cœur étouffe la nature!
Lègue à ton noble fils l'échafaud qui t'attend!
Sous la main des bourreaux va le voir palpitant,
L'oseras-tu?

LUXEUIL.

Mon fils!...

L'INSPIRÉE.

Tu trembles! Tu balances!

LUXEUIL.

Quand ta voix de mon fils retrace les souffrances....

L'INSPIRÉE.

Non : l'amour paternel n'entre point dans ton cœur ;
Il ne le trouble pas, malheureux ! C'est la peur !
Dieu de tous tes complots m'a dévoilé la trame ;
A mes yeux inspirés il vient d'ouvrir ton ame !
Quelle main au cercueil plongea le fils du roi ?
Qui près de lui plaça l'empoisonneur ? C'est toi !
Qui, du vil Castillan effroyable complice,
Essaya de traîner l'innocence au supplice ?
Et d'une reine en pleurs calomniant l'effroi,
De piéges odieux l'enveloppa ? C'est toi !
Qui maintenant, armé des secrets de son maître,
Et prêt à mendier le salaire du traître,
Ami, sujet coupable, et ministre sans foi,
Courait vendre l'État ? Luxeuil, c'est encor toi !
Je vois tout ! Et mon cœur, qu'un divin souffle anime,

Respire auprès de toi l'air empesté du crime.

LUXEUIL.

Qui ? Moi !...

L'INSPIRÉE.

Démens le Dieu qui dicte mes accens,
Et grave ton forfait sur tes traits pâlissans !
Non, de ce Dieu sur toi la main s'est étendue ;
Tu cherches ton audace en ton ame éperdue ?
L'audace a désormais fait place à la terreur !
Attache à mes discours la démence et l'erreur ;
Parle de tes vertus, vante ton innocence !
Tu ne sais pas encor jusqu'où va ma puissance !
Celui de qui la voix m'a nommé l'assassin,
Me montre les écrits que recèle ton sein :
Soldats, qu'on le dépouille.

LUXEUIL.

Arrêtez !... Dieu t'inspire :
D'un ascendant vainqueur je reconnais l'empire !

Oui, le prince mourut empoisonné par moi;
Oui, j'abhorrais Marie, et j'ai trahi mon roi;
Ce funeste pouvoir, qu'exerçait une épouse,
Alarmait de mon rang l'autorité jalouse :
La Castille en secret avait proscrit ses jours;
Ma haine à la Castille a vendu son secours :
Les voilà ces écrits garans de ma vengeance!
Mon crime dévoilé n'attend point d'indulgence;
Mais n'exigez de moi ni crainte, ni remord!
Mes honneurs sont détruits!... Qu'on me mène à la mort!

Vainement d'Eymeri la douleur filiale
Appelle sur Luxeuil la clémence royale;
Vainement de ses pleurs assiégeant son époux,
Marie a de Philippe embrassé les genoux;

D'une reine et d'un fils inutile assistance !
Le tribunal des Pairs a dicté la sentence !
Le traître va périr !... Le jour funèbre a lui.
Ce peuple détrompé, qui tremblait devant lui,
Remplit déjà l'enceinte où l'échafaud se dresse ;
Sur les pas du coupable on accourt, on se presse :
La foule a devancé les rayons du soleil.
Par quel secret pouvoir, ce sinistre appareil,
Ces hideux instrumens de l'humaine justice,
Traînent-ils les mortels vers le lieu d'un supplice ?
Il est au fond des cœurs je ne sais quel désir
De voir le malheureux que la mort va saisir,
D'épier sur son front sa dernière pensée ;
Et, près de l'échafaud, cette foule entassée
Qui peut-être le plaint, sans vouloir le sauver,
Fixe les yeux sur lui, comme pour observer
Dans ces traits convulsifs, où règne la souffrance,
Ce qui reste de l'homme à qui perd l'espérance.

Mais l'instant est venu : le condamné paraît ;
Il s'incline ; à genoux il entend son arrêt.
Le marteau retentit sur ses armes brisées,
Et, de la populace appelant les risées,
De ses titres d'un jour gage récent encor,
L'écusson étoilé, brillant d'azur et d'or,
Où l'aigle étend son vol, et que la croix divise,
Suspend au pilori l'orgueil de sa devise.

Le coupable se lève ; et du chanvre honteux
Il sent avec horreur se resserrer les nœuds ;
L'échafaud sous ses pieds fuit, le bourreau s'élance ;
Il pèse sur le corps qui dans l'air se balance,
Et l'infâme gibet, durant cinquante jours,
Va livrer un cadavre à la faim des vautours.

❀

La sainte a regagné ce solitaire asile,

Ce clocher protecteur où sa ferveur s'exile,
Et, du monde à jamais oubliant les chemins,
Ne mêle plus sa vie aux intérêts humains.

Une année avait fui : mère, épouse adorée,
Reine, chère à son peuple, et des grands honorée,
Marie en souriant contemplait l'avenir,
Et déjà ses malheurs n'étaient qu'un souvenir.
Pourtant, loin de Vincenne entraînant sa pensée,
Parfois d'un chevalier l'image retracée,
Comme en un jour serein un nuage orageux,
Attristait son bonheur, interrompait ses jeux;
Dans ses yeux obscurcis on vit rouler des larmes.
L'infortuné peut-être avait jeté ses armes;

Peut-être, déplorant les crimes paternels,
De ses pleurs supplians il baignait les autels,
Et, courbé sous la cendre, au fond d'un monastère,
Cachait d'un nom souillé l'opprobre héréditaire.

Mais, un jour, on conta que, vers Ptolémaïs,
Les chevaliers du Temple, entourés et trahis,
Aux pieds du musulman allaient tomber sans gloire,
Quand un jeune guerrier, sous une armure noire,
Aux soldats de la foi, qui mouraient en fuyant,
Est apparu! Ses cris, son glaive foudroyant,
Des chrétiens au combat ramènent la vaillance;
Dans les rangs ennemis à leur tête il s'élance:
Il frappe; et, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Rencontre la victoire en appelant la mort.
Sous ses efforts vengeurs l'infidèle succombe;
Il fuit, la croix triomphe, et le chevalier tombe:
Percé d'un coup mortel il périt inconnu.

On ne sut de quels bords ce preux était venu ;
Mais, quand il expira, sur sa lèvre flétrie,
On entendit errer le doux nom de Marie.

NOTES.

NOTES.

CHANT PREMIER.

Je me proposais de donner aux lecteurs un précis historique de l'événement qui fait le sujet de ce poëme ; mais je crois leur être agréable en empruntant le récit qu'en a fait M. de Marchangy dans le 7e vol. de la Gaule poétique : ce récit d'ailleurs est un résumé exact et brillant de tout ce qu'ont écrit, sur le procès de *Marie de Brabant*, Nangis, Félibien, Daniel, Mézeray, Velly, et plusieurs autres historiens.

« La France était en paix, même avec l'Angleterre ; Édouard, roi de cette île, était venu à Paris se reconnaître le vassal de Philippe. Au milieu de cette puissance, et dans le sein d'un noble repos, le fils de saint Louis, veuf depuis quelques années, contracta d'augustes nœuds. Marie, sœur du duc de Brabant, fut unie à Philippe dans le château de Vincennes.

» La France n'avait jamais vu déployer plus de magnificence que dans les huit jours de fêtes qui suivirent cette union, où la grâce, les vertus et la beauté s'unissaient aux grandeurs et à la majesté de l'héritier du trône de saint Louis. Tout concourut à la solennité ; l'église, enrichie et rendue plus imposante encore par les bienfaits et les institutions du feu roi, déploya, en cette occasion, les splendeurs du tabernacle et les ornemens sacerdotaux : elle remplit le sanctuaire, où les époux recevaient l'anneau consacré, des pompes les plus attendrissantes et des vœux les plus ardens. La chevalerie, qui était alors dans son plus grand lustre, et dont la loyauté, la bravoure et la candeur, n'étaient point encore altérées par les vices qui la firent dégénérer plus tard, ouvrit des lices, des tournois, des pas d'armes, que chantèrent dans leurs vers et leurs allégories les trouvères et les troubadours, dont la réputation était à son degré le plus brillant. Enfin,

le luxe, que toutes les croisades et les progrès du commerce d'outre-mer avaient introduit en France, les emprunts que la mode et le caprice firent aux cours des sultans, le goût des concerts et des illuminations que les Arabes d'Espagne avaient communiqué à nos provinces, l'usage des grands banquets, que les Français pratiquaient à l'imitation des Germains et des Gaulois, leurs ancêtres, tout, nous le répétons, se réunissait pour faire du mariage de Philippe avec la princesse de Brabant, une des merveilles historiques de ces siècles éloignés.

» Après tant de cérémonial et de représentations, après tant de fêtes et de jeux, Philippe, jouissant plus intimement de son bonheur, vécut dans une sorte de retraite avec son épouse, et sentait chaque jour s'accroître pour elle un vif et durable attachement. D'abord, charmé de sa douce figure, de ses regards angéliques et de sa taille élégante, il avait éprouvé une passion fortifiée de plus en plus par l'estime que lui inspiraient la sagesse et l'esprit de cette princesse accomplie. Il se plaisait à l'entretenir de ses projets, et trouvait toujours avec elle des avis et des lumières qui bientôt lui firent négliger de consulter ses ministres et ses conseillers.

» Parmi ces anciens dépositaires de la confiance royale, il en était un dont la faveur paraissait inouïe.

» Ce parvenu se nommait Pierre de la Brosse; il avait été

barbier de saint Louis, et, selon l'habitude de ces sortes de gens, il débitait, en rasant son maître, les nouvelles de la ville et des propos facétieux. Il avait un esprit ouvert et fécond, qu'il trouva mainte fois l'occasion de faire connaître durant les familières séances que sa profession lui ménageait chaque matin près de la personne du roi. Cet homme était doué d'une dextérité et d'une adresse admirables pour les opérations manuelles de la chirurgie. C'en fut assez pour acquérir, dans cet art encore grossier, une réputation qui fut le premier degré de sa fortune.

» Philippe, fils du roi, se l'attacha particulièrement, et goûta si fort ses manières, son langage et ses petits talens, qu'il en fit, non-seulement son chirurgien, mais son commensal et son favori.

» Lorsque ce roi, trop facile à surprendre, monta sur le trône de son père, il crut pouvoir accorder toute sa confiance à cet intrigant, qui cachait son hypocrisie et son ambition sous un faux zèle et de mensongères protestations de désintéressement et d'intégrité. Le discernement de Philippe était si bien fasciné par les manéges astucieux de son protégé, qu'il le promut au rang de grand chambellan et de premier ministre. Mais à ce faîte des dignités, son ame ne changea pas et garda l'empreinte de sa bassesse et les vices de son éducation pre-

mière. Cette élévation fut un scandale pour la cour de France; le crédit et le pouvoir de Pierre de la Brosse firent taire les uns, gagnèrent les autres, et bientôt on finit par ne plus rougir en le flattant, et en lui rendant les honneurs attachés à ses éminentes fonctions.

» Le mariage de Philippe avec Marie de Brabant, et surtout l'ascendant légitime que cette belle reine prenait sur le cœur de son époux, alarmèrent l'ombrageux Pierre de la Brosse. Marie, dans ses entretiens avec le roi, démasquait la turpitude de ce vil usurpateur de la confiance royale; et déjà les courtisans, qui le voyaient moins accueilli du maître, se vengeaient, par des *syrventes* et des bons mots, des déférences et des égards que leur arrachait pour lui un reste d'autorité.

» Pierre de la Brosse songea au moyen de prévenir sa disgrâce. Il avait encore assez d'empire sur le roi, pour espérer s'en faire écouter; et d'ailleurs, il était capable de tout pour arriver à son but. Sur ces entrefaites, le jeune Louis, fils aîné du premier mariage de Philippe, mourut presque subitement. Quelques écrivains prétendent que Pierre de la Brosse empoisonna cet héritier de la couronne de France, afin d'imputer un si grand attentat à la reine Marie de Brabant. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette mort prématurée lui servit de prétexte pour perdre cette auguste princesse.

» Le monstre, comme un serpent qui glisse, rampe et lance un dard envenimé, sut, après bien des circonlocutions préparatoires, accuser Marie de Brabant d'avoir fait périr le prince du premier lit, pour assurer à ses enfans la couronne qui lui appartenait. A cette fatale délation, Philippe éprouva d'étranges perplexités. Son cœur, séduit par cette femme charmante, se débattait avec force contre le soupçon odieux qui l'enlaçait. Le motif que Pierre de la Brosse attribuait à l'action de la reine ne semblait que trop plausible au malheureux monarque, et nul autre intérêt ne pouvait expliquer la perte du jeune prince.

» Philippe voulut douter que son fils eût été victime du poison ; mais l'infâme calomniateur, sans pitié pour la douleur d'un père, entraîna son roi vers le lit du prince expiré et lui montra les symptômes du poison : « Voyez-vous, lui » disait-il, ces taches livides, ces lèvres violettes, ces mem» bres contournés et tordus par les convulsions et la lutte » d'une douleur violente? Remarquez-vous ces yeux dont la » prunelle s'est éclipsée dans un orbite sanglant? » A cette horrible démonstration, Philippe détournait la vue et sanglottait.

» Mais Pierre de la Brosse continue en s'écriant: « O vérité! » vérité! qu'il est cruel de te faire arriver aux pieds des rois!

» Jamais je ne l'éprouvai mieux qu'en ce jour, où mon devoir » trop tyrannique me force de dénoncer un crime. Paraissez » donc, témoin irrécusable, témoin oculaire de ce crime » avéré; venez éclairer mon maître qu'une passion funeste » aveugle encore. » A ces mots il produisit un être corrompu qui, à force d'or et de promesses, déclara avoir vu Marie de Brabant, la nuit, après le tintement du couvre-feu, distiller des plantes vénéneuses et en composer un mets exécrable, la veille de la mort de Louis; il imagina plusieurs autres circonstances qui ne laissaient aucun doute sur la culpabilité de la reine. Ce détracteur confirma sa déposition par un serment.

» Cette affaire s'ébruita bientôt. Le peuple, qui juge sur des présomptions et des apparences, prononce tumultueusement que Marie de Brabant est coupable et que cette marâtre a tué l'héritier de la couronne pour faire régner ses enfans. Ces propos, répandus publiquement, ne permettent plus à la justice de paraître indifférente à cette accusation; déjà des gardes sont placés aux portes des appartemens de cette reine qui, du comble de la prospérité et du bonheur, est tout-à-coup précipitée dans une angoisse et des chagrins qui font de la mort un bienfait libérateur.

» Il y avait dans ces temps-là trois imposteurs qui, par de feintes extases, la singularité de leur vie et les exercices d'une

piété hypocrite, avaient usurpé sur leurs contemporains une autorité surprenante.

» On avait déserté pour eux les tombeaux de saint Martin et de saint Denis, la grotte de sainte Madeleine, et toutes les châsses miraculeuses que la piété des fidèles couronnait tous les ans des hautes fleurs du marronnier. On venait vers ces faux prophètes, et souvent le hasard ou l'effet de l'imagination, opérait des guérisons qu'on appela des miracles.

» La sibylle de Nivelle avait encore plus de vogue et plus de prosélytes que ses deux complices. Elle était somnambule, et, durant ce sommeil éveillé, son esprit actif et mobile s'exhalait en paroles inspirées, que le public recueillait avidement, et chacun s'imaginait y reconnaître des allusions aux événemens historiques, et même des avis sur sa propre destinée. Cette femme que les annalistes appellent la béguine de Nivelle, parce qu'elle affectait la conduite mystique et méthodiquement puérile de ces dévotes extrêmes, se tenait dans une espèce de clocher ouvert aux quatre vents; elle prêtait l'oreille aux cris des corneilles et au roucoulement des ramiers qui voltigeaient autour de cet asile aérien.

» Philippe, crédule comme tous ses sujets, ajoutait foi aux fables absurdes qu'on racontait sur cette pythonisse, d'autant plus que la douleur et l'anxiété mortelle qui l'agitaient, lais-

saient peu d'accès à la raison. Il envoya donc à Nivelle trois ambassadeurs; l'un d'eux était l'évêque de Bayeux, beau-frère de Pierre de la Brosse, auquel il devait la mitre dont l'intrigue l'avait couronné. En partant, il avait eu une conférence avec son protecteur et son parent : aussi ne rapporta-t-il au roi qu'une réponse ambiguë, dont la perfidie ne faisait qu'appesantir le soupçon sur la malheureuse accusée.

» Mais plus on cherchait à convaincre Philippe, et plus ce roi faisait des efforts pour justifier au fond de son cœur son épouse adorée. Il députa à la prophétesse de Nivelle trois graves personnages, en leur enjoignant d'interroger cette femme d'une manière claire et précise, afin d'en recevoir une réponse positive.

» Les envoyés exposèrent le sujet de leur voyage à l'oracle qui leur dit : « Le roi ne doit point ajouter foi à ceux qui lui » parlent mal de son illustre épouse; elle est innocente du » crime qu'on lui impute; il peut compter sur sa fidélité tant » pour lui que pour les siens. »

» Cette réponse, publiée dans toute la France, révolta contre l'imposteur. On demanda son supplice, et le roi l'allait ordonner, lorsque ce fourbe adroit fait un dernier effort pour perdre sa victime, et pour se soustraire au châtiment qu'il avait trop bien mérité.

« Sire, dit-il à Philippe, en présence de toute sa cour, si » j'en crois vos froideurs et les murmures qui éclatent autour » de moi, je suis en butte à d'atroces calomnies. La reine, » dit-on, fut persécutée par moi. Où serait le motif de l'hor- » rible conduite dont m'accuse ce vain peuple? Un témoin » oculaire appela ma vigilance et ma sévérité sur les traces » d'un crime qui attentait à votre majesté, dans la personne » de son héritier présomptif; je ne pouvais point ensevelir » dans l'oubli cet horrible secret. Mon zèle craignait qu'un » jour la rage qui avait étouffé l'enfant ne fît périr le père; » car on en voulait évidemment à la couronne. Quel autre » dessein que celui de s'en emparer aurait fait conspirer la » mort d'un prince dont la jeunesse et l'innocence n'avaient » encore fait naître d'autre passion que celle de l'envie? Le » coupable, après avoir abattu le front réservé à votre dia- » dème, aurait peut-être osé, dans son impatience, porter sa » main sacrilége jusque sur votre personne, pour y saisir ce » bel apanage des aînés de saint Louis. Frissonnant d'horreur » à cette idée, je voulus, dussé-je attirer sur moi et les per- » sécutions d'un fortuné coupable, et l'ingratitude de ceux » que je servais, sans aucun motif personnel; je voulus donc » percer le mystère qui couvrait peut-être encore de nou- » veaux complots; je réunis toutes ces présomptions, toutes

» les circonstances, toutes les preuves, j'en formai un fais-
» ceau de lumières d'où jaillit la vérité pour tous les yeux.
» Aujourd'hui, quel nuage vient en obscurcir les rayons?
» Qu'oppose-t-on à la déposition de ceux qui ont vu, et aux
» vraisemblances tirées de l'intérêt que l'accusée avait seule à
» commettre, au profit de ses enfans, un crime qui faisait
» fructifier pour eux son ambition? On m'oppose la réponse
» d'une femme dont le peuple révère les discours. Eh bien,
» moi-même j'ai déféré à cet oracle. Deux fois des ambassa-
» deurs l'ont consultée; les premiers ont rapporté une réponse
» accablante pour la reine; les seconds en ont, il est vrai,
» rapporté une décision qui lui est favorable. Mais par quelle
» procédure inusitée veut-on ne choisir, dans les paroles de
» la prophétesse, que ce qui peut tendre à l'absolution de la
» reine, quand des paroles non moins fortes établissent, au
» contraire, sa culpabilité? L'homme impartial devrait au
» moins demeurer incertain entre deux déclarations opposées,
» et qui, se compensant mutuellement, neutralisent l'effet
» qu'on en attendait. Mais je dis plus, et si l'on veut se pro-
» noncer entre ces deux réponses contradictoires, la première
» seule mérite votre confiance; c'est le premier cri de la vé-
» rité, c'est l'impulsion d'une conscience dont nulle réflexion,
» nulle crainte, nulle séduction, n'a modifié les arrêts spon-

» tanés. En revoyant vos seconds émissaires, qu'a dû penser » l'être faible qu'on allait consulter? A-t-il dû croire qu'on » venait chercher la vérité? Non, sans doute, puisque la » vérité avait été proclamée par lui à de premiers députés. En » lui en adressant une seconde fois, c'était assez lui appren- » dre qu'on voulait une autre réponse, et que la première » n'avait point été goûtée; et certes, une femme est toujours » assez prophétesse pour deviner une semblable leçon. La » sibylle de Nivelle a donc cru prévenir le désir des forts et des » puissans, en disant le contraire de ce qu'elle avait proféré » d'abord, certaine de voir applaudir une version tout-à-fait » opposée à celle qui avait déplu. »

» Ainsi parla le souple et perfide ministre. Les esprits restèrent flottans, et le triste Philippe, partagé entre l'amour et la haine, sentait se flétrir insensiblement sa vie.

» Marie de Brabant, sur qui ne s'arrêtaient plus que des regards défians, et dont les larmes et les discours n'avaient pu convaincre entièrement son époux, ne voulut plus recourir qu'à Dieu seul. Durant une partie du jour, elle restait prosternée sur le marbre des parvis sacrés; elle implorait la miséricorde du souverain. Ses prières furent exaucées.

» Un soir, un vénérable solitaire se présente aux portes du palais, et demande une audience du roi. Introduit près de

Philippe, il lui remit un paquet scellé des armes du grand chambellan, Pierre de la Brosse, en lui disant qu'un religieux prêt à mourir, et à ce grand moment des repentirs, l'avait prié d'aller porter au roi le paquet renfermant la preuve des trahisons du premier ministre.

» En effet, ce misérable, dépositaire des secrets de l'État, les avait vendus au roi de Castille, et il résultait, en outre, de ces pièces secrètes, que la perte de la reine était une machination politique dont il s'avouait l'instrument. Cette découverte leva tous les doutes, et jeta enfin une trop tardive lumière sur la vertu de la reine. Pierre de la Brosse fut étranglé, et son corps resta suspendu aux fourches patibulaires. »

PAGE 5, VERS 11.

Il avait vu périr son épouse et son père :
Son peuple, ranimé sous son règne prospère, etc.

Le procès de *Marie de Brabant* est le seul événement remarquable du règne de Philippe-le-Hardi : de vastes entreprises, de grandes conquêtes ne recommandent point la vie de ce prince à l'attention de la postérité; mais les deux expéditions funestes de saint Louis, vers la Terre-Sainte, avaient épuisé la France d'hommes et d'argent, et l'administration sage et paternelle de Philippe cicatrisa les plaies de son

peuple. Sous son règne furent données les premières lettres de noblesse en faveur de *Raoul*, argentier du roi.

PAGE 6, VERS 15.

Elle ouvre son palais, studieuse retraite,
Aux travaux du docteur, comme aux chants du poëte;
Ils accourent : chacun tremble en la consultant;
Son suffrage est la gloire ! Et même l'on prétend
Que du gai troubadour secondant le délire,
Parfois la main royale a fait vibrer sa lyre.

Digne fille de Henri de Brabant, comme lui, Marie aimait et recherchait les poëtes; elle se livrait avec ardeur à toutes les élucubrations de la science, et elle aida un fameux poëte de ce temps, nommé Ly Roix Adenez, à mettre en bon ordre le roman de Cléomadez. Ce même écrivain avait mis en *rhythme* les beaux-faits des anciens chevaliers, entre autres ceux d'Ogier-le-Danois, de Bertrand Dubois et de Buenon de Comarchis.

PAGE 7, VERS 9.

Et, s'élevant unis près des fleurs qu'elle arrose,
Le beau laurier paré des couleurs de la rose,
Le pâle acacia, le pudique oranger,
Étendent sur son front leur ombrage étranger.

Le *laurier rose* ou *nerion* (*nerium oleander* de Linnée)

n'était pas alors très-connu en France; mais, malgré la difficulté des communications, on pouvait cependant le faire venir de la Corse dont il semble originaire. Les croisés pouvaient avoir rapporté de leurs expéditions lointaines le *laurier rose odorant*, qui fleurit dans les plaines humides de l'Asie, et l'avoir mis au nombre de leurs conquêtes, comme ils y ont compté l'*acacia* et la *renoncule*. Les feuilles du *laurier rose*, quoique non laiteuses, contiennent un suc caustique et vénéneux qu'on emploie encore aujourd'hui en médecine comme purgatif violent.

Il m'est d'autant plus permis de supposer la présence de l'*acacia* dans les bosquets royaux de Vincennes, que cet arbre se rencontre à chaque pas en Égypte, et que les Français avaient fait un long séjour dans ce pays avec Louis IX, lors de sa première croisade.

PAGE 10, VERS 3.

Déjà, vers le balcon du roi
Les juges ont guidé le vainqueur du tournoi;
On a jonché de fleurs sa marche triomphale;
On l'entoure, on l'admire, et, de sa main royale
Sur le front du guerrier, ivre de son bonheur,
Marie a déposé le *chapelet d'honneur*.

Lorsqu'arrivait le moment de décerner les prix à ceux qui

avaient triomphé dans le tournoi, les hérauts d'armes et les maréchaux du camp allaient recueillir les avis des assistans, et principalement des dames, puis venaient en faire un rapport impartial au prince qui présidait la fête. Alors les *juges diseurs* nommaient les vainqueurs à haute voix, les hérauts les renommaient à leur tour, et cet usage fut l'origine du mot *renommée.*

A peine a-t-on fait connaître les vainqueurs, que les cloches, les timbales, les flûtes, les trompettes, les chants du troubadour remplissent à la fois les airs des sons et des accords de l'allégresse; on se hâte, on accourt pour contempler à leur passage les héros qui se rendent aux pieds de la reine qui doit les couronner. Du haut des balcons, on jette à pleines mains des fleurs sur ces demi-dieux que la foule empressée porte en triomphe jusqu'au balcon royal. La reine, prenant des mains de son auguste époux la couronne, ou *chapelet d'honneur*, la remet au vainqueur prosterné devant elle; alors le roi lui dit :

« Sire chevalier, pour le grand effort que chacun vous a » vu faire aujourd'hui, et à raison que, par votre prouesse, » votre parti a été victorieux, par le consentement de tous » les meilleurs, avec le vouloir des dames, le prix et los

» vous en est adjugé, comme à celui à qui le bon droit appar-
» tient. »

Le chevalier répond :

« Mon très-honoré seigneur, je vous rends grâces infinies,
» et aux chevaliers ci-présens, de l'honneur qu'il vous a plu
» me déférer ; et, bien que je connaisse ne l'avoir aucunement
» gagné, néanmoins, pour obéir à vos bons commandemens
» et à ceux des dames, puisque tel est votre vouloir, je le
» prends et accepte. »

PAGE 10, VERS 13.

Sous la pourpre et l'hermine,
Le roi siége au banquet : sur sa noble poitrine
Brille la chaîne d'or, dont les anneaux polis
Retiennent enlacés le genêt et le lis ;
Cet ordre, emblème pur d'un avenir prospère,
Dans un jour de bonheur fut créé par son père.

Cet ordre avait été institué par saint Louis pour célébrer son mariage avec Marguerite de Provence : c'était un collier d'or où la fleur du genêt s'entrelaçait aux fleurs de lis. Le roi, en passant cette chaîne au cou de ses principaux seigneurs, les invitait à la pratique des vertus douces et généreuses.

Louis IX avait encore créé un autre ordre de chevalerie

appelé diversement l'ordre du Navire, du Croissant ou des Argonautes. Il avait pour décoration une chaîne d'or entrelacée de doubles croissans passés en sautoir, et d'où pendait une coquille d'argent. Il avait été destiné à récompenser le courage des chevaliers qui avaient suivi ce prince en Palestine, et qu'attendaient les champs de la Massoure.

PAGE 11, VERS 16.

Et de Nesle, et Craon, guerriers de qui la gloire
Doit fatiguer un jour le burin de l'histoire.

Raoul de Nesle, grand connétable, vainquit Pierre III, roi d'Aragon, lorsque Philippe voulut reconquérir le Roussillon.

PAGE 14, VERS 12.

Dans les vastes salles,
De magiques tableaux viennent, par intervalles,
Des convives surpris enchanter les regards.

Les banquets avaient lieu en public dans une place ou dans un immense vestibule. A chaque service, des ménétriers, montés sur des bœufs qui étaient couverts de pièces d'écarlate, sonnaient trois fois de leur cornet. Entre ces différens services, on donnait aux convives des spectacles aussi mer-

veilleux que tout ce que les romanciers nous ont raconté du palais des fées et des enchanteurs. Pour donner une grande idée de la magnificence de nos rois, et de l'immensité des salles et des tables où l'on dressait les décorations et les machines destinées à produire des illusions et des surprises qui tenaient du prestige, on laissait paraître tout-à-coup, avec un art inconcevable, des villes, des campagnes, des châteaux peuplés de divers personnages, des fontaines de vin, des ruisseaux de lait et de miel, des rochers de pâtisserie.

Dans les relations exactes que la Colombière nous fait d'une ancienne fête, on voit paraître un char mû par de secrets ressorts, et représentant un écueil sur les bords duquel l'espérance languissait aux pieds du désespoir.

Mathieu de Coucy et Olivier de la Marche, témoins oculaires de la fête qu'un duc de Bourgogne donna pour la croisade qu'il voulait entreprendre, racontent que, dans les entremets, on offrit sur la table même des spectacles analogues à l'entreprise qui rassemblait tous les braves chevaliers. On vit entrer un géant armé en Sarrazin, et conduisant un éléphant chargé d'une tour, dans laquelle une femme éplorée et captive versait des larmes et accusait la lenteur de ceux qui avaient juré de la défendre. Sous cet emblème, les convives reconnurent la religion qu'opprimait le joug musulman, et,

rougissant de leur inertie, ils sentirent se réveiller en eux l'antique ardeur, et ne demandèrent plus pour partir que le baiser de leurs dames et la bénédiction de leurs évêques.

Christine de Pisan fait aussi la description de plusieurs fêtes données à la cour de France, et où l'on voyait des décorations se mouvoir spontanément dans la salle du festin, et représenter des vergers, des jardins, des cascades formées des plus douces liqueurs. La scène changea tout-à-coup, et l'on vit sur une mer, dont les vagues étaient figurées par des lames d'argent rapidement agitées, un navire équipé, et dont les pavillons portaient les armes de Jérusalem. Sur le tillac était Godefroy de Bouillon accompagné de ses chevaliers : le vaisseau navigua sans qu'on vît les ressorts qui le faisaient mouvoir.

CHANT DEUXIÈME.

PAGE 20, VERS 2.

Une femme au milieu du festin
Se présente : ses yeux se fixent sur Marie,
Son front est pâle et chauve.

Je crois entendre, à cet hémistiche, les physiologistes se récrier et me dire que les femmes ne deviennent point chauves; je le sais : mais la *Béguine de Nivelle* n'était pas une femme comme une autre, et j'ai pensé qu'un front dépouillé serait un signe d'*étrangeté* de plus qui conviendrait à ma sorcière.

PAGE 25, VERS 3.

C'en est fait : désormais ce clocher solitaire

De ses jours ignorés va couvrir le mystère.

On a vu, dans la note première du premier chant, que la *Béguine de Nivelle* habitait un vieux clocher ouvert à tous les vents.

CHANT TROISIÈME.

PAGE 52, VERS 5.

Ce laurier, que la rose embellit de son nom,
Dans sa feuille embaumée enferme le poison ;
Cet arbre, avec amour cultivé par la reine,
De ses sucs dévorans avait armé sa haine, etc.

On a vu plus haut que Luxeuil (Pierre de la Brosse) était habile dans l'art de la chirurgie ; il est donc naturel qu'il ait su composer un poison violent avec la feuille du laurier rose : et l'accusation qu'il porte contre la reine a tous les caractères de la vérité, puisque la connaissance des plantes et de leurs propriétés entrait alors dans l'éducation des femmes, et que Marie, qui se livrait d'ailleurs à l'étude des sciences, avait fait venir et cultivait cet arbre étranger dans les bosquets de Vincennes.

CHANT QUATRIÈME.

PAGE 66, VERS 12.

La justice de Dieu va marcher sur mes pas.

En 1260, saint Louis défendit les duels ou gages de bataille dans ses domaines, et il y substitua la preuve par témoins. Malgré cette défense, il paraît que les duels judiciaires subsistaient encore sous Philippe-le-Hardi, puisque le duc de Brabant, frère de Marie, proposa le combat en champ clos contre l'accusateur de la reine, pour prouver son innocence par le jugement de Dieu. Il n'était pas dans mon plan de faire usage de cette proposition du duc de Brabant, qui, d'ailleurs, ne fut pas acceptée. C'est la seule circonstance historique du procès de Marie que j'aie négligée dans cet ouvrage.

CHANT CINQUIÈME.

PAGE 88, VERS 1.

N'attends pas qu'aujourd'hui le tribunal des pairs
Te déclare coupable aux yeux de l'univers.

RIEN dans l'histoire n'indique que Marie ait été traduite devant un tribunal; mais les crimes d'Etat ou *hauts forfaits* étaient jugés par le *Conseil des Barons* ou *Cour des Pairs*, et c'est devant ce conseil qu'elle aurait paru si elle eût été mise en jugement. C'est ce tribunal qui condamna Pierre de la Brosse.

CHANT SIXIÈME.

PAGE 119, VERS 7.

C'est lui qui des archers avait réduit la paie.

PHILIPPE-AUGUSTE, bisaïeul de Philippe-le-Hardi, est le premier roi de France qui ait eu des troupes soldées.

PAGE 124, VERS 3.

Comme moi, de Marie abhorrant le pouvoir,
Sa sombre politique avait proscrit la reine,
Et ses complots discrets ont protégé ma haine.

L'histoire qui fait connaître la part secrète que la Castille avait prise à la machination de la Brosse contre la reine, néglige d'indiquer les causes de la haine que Marie avait inspirée à cette cour. Il m'était facile d'en imaginer, et je l'avais fait; mais ce détail m'a paru froid dans la situation où se

trouve le drame en ce moment, et il m'a semblé que je pouvais imiter le silence de l'histoire.

PAGE 135, VERS 3.

Le marteau retentit sur ses armes brisées, etc.

« Les armes du chevalier félon ou du criminel d'Etat sont » attachées au pilori, puis dépiécées et honnies; ses éperons » sont brisés sur le fumier, ainsi que le tout se pratique à » l'endroit du chevalier parjure, déloyal et foy mentie. » (Beloi, Origine de la Chevalerie.)

62632288

Henriade
de
Voltaire,
Poëme en 10 Chants
Et
Poesies

Paris
Chez Jean Pavel Libraire.
1721